

2^e NUMERO DE FEVRIER 1942

Belgique 250 fr. / Hongrie 200 K. / Bulgarie 8 leva / Croatie 5 kuna / Danemark 100 kr. / Espagne 1,50 pes. / Finlande 6,50 mkc / France 4 fr. / Grèce 12 drachmes / Hongrie 40 pengo / Italie 5 lire / Luxembourg 20 francs / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 6 lei / Serbie 5 dinars / Suède 53 öre / Suisse 45 centimes / Slovaquie 2,50 cour. / Turquie 12 kurus / Ukraine 100 kopeks / Yougoslavie 20 dinars / Autriche 100 schillings / Luxembourg. Styrie austrienne. Marche de l'Est 25 Pt.

4 fr.

Signal



Après
la reconnaissance...

Dans l'extrême Nord, au front,
les chasseurs alpins allemands
s'abritent sous la tente.

Cliché PK du correspondant
de guerre Kilius Pabel

METHODES D'ENTRAINEMENT

« Je suis d'avis que, dans l'intérêt même du public, nous ne devons pas lui cacher quels sont tous nos moyens de défense. Les voici :

Aviation : Au 1^{er} septembre 1940, nos forces aériennes ne disposaient que de 56 avions de bombardement quadrimoteurs lourds, susceptibles d'être engagés en première ligne. Depuis, nous n'en avons pas encore construits 200 autres. Notre production annuelle en avions de combat, de tous modèles, est inférieure au nombre de machines détruites en un seul mois dans les combats entre l'Allemagne et la Russie soviétique.

Chars de combat : Au 1^{er} septembre 1940, une année après le début des hostilités, nous avions en première ligne 275 chars de combat légers, 18 chars moyens et aucun char lourd. Au cours de la deuxième année de guerre, nous avons construit environ 1.500 chars de combat légers de construction moderne et 250 chars moyens, mais nous n'avions toujours pas de chars lourds du type employé par les Allemands avec l'énorme succès que nous savons. Nous en avons, en revanche, le modèle fait à la main. Deux années de réalisation du programme de défense ont amené notre production à un peu moins de 2.000 chars de combat.

Canons de D.C.A. : Une année après le début de la guerre, nous n'avions encore que 431 pièces de trois pouces, type qui, entre-temps, s'est montré inefficace. Quant aux canons de 90 mm., qui seuls peuvent atteindre efficacement les bombardiers volant à haute altitude, nous en avions fabriqué un seul jusqu'au mois de mai dernier. Il y en a eu ensuite 8 de fabriqués en mai et 12 en juin.

Nous ne produisons pas assez de matériel de guerre pour notre propre défense. Nous ne fournissons pas à nos alliés les armes dont ils ont besoin. Et le pire, c'est que l'on ne dit pas à notre peuple la vérité, toute la vérité, sur notre incapacité. »

Qui a prononcé ces paroles ? Dans quel pays les a-t-on dites ?

Cette déclaration ne se trouve pas dans un mémoire du ministre de la Guerre de Costa-Rica ; ces paroles n'ont pas été prononcées par le gouverneur général des Indes néerlandaises. Il ne s'agit pas de mensonges dont on prétend qu'est faite la propagande de l'Axe. Les chiffres stupéfiants ne doivent pas nous induire en scepticisme. Ce sont exactement les chiffres de l'arsenal des démocraties, de la plus grande puissance industrielle du monde, de l'invincible garant de la dignité humaine, en un mot des Etats-Unis. L'auteur de cette déclaration n'est pas quelque personnage obscur, un isolationniste pusillanime ou quelque écrivain famélique en mal de copie, mais le sénateur Byrd, ancien gouverneur de l'Etat de Virginie, actuellement membre de la Commission du Sénat. L'article qu'il a publié dans le numéro de novembre 1941 de « The Reader's Digest », sous le titre : « Le fiasco de notre programme de défense nationale », apporte des données patentes sur le potentiel de guerre des puissances mondiales. Il nous montre la différence entre ce que l'on peut et ce que l'on voudrait, la différence entre le bluff et la réalité.

Il trahit l'incapacité en matière d'économie de guerre d'un pays qui a fourni assez de preuves de ses capacités techniques. C'est qu'il y a un abîme entre la capacité de fabriquer de bonnes automobiles, d'excellentes installations climatiques, des millions d'appareils frigorifiques et celle de mettre sur pied une économie de guerre de bon rendement.

Cet abîme béant nous le voyons s'ouvrir entre les 50.000 avions dont le pré-

sident Roosevelt exigeait la production en mai 1940 et les 14 avions de bombardement lourds qui, suivant le sénateur Byrd, avaient été construits jusqu'en juillet 1941, nous le voyons entre le plan d'une armée de 5 millions et les 53 obusiers de campagne de 105 mm. dont l'armée régulière des Etats-Unis était pourvue au 1^{er} septembre.

La faculté de maigrir tout en augmentant ses forces est différente suivant les individus et les peuples. Réduire son poids à 75 kilos est plus difficile pour un homme qui en pèse 150 que pour celui qui est svelte de nature. Il est aussi beaucoup plus difficile de maintenir un train de vie luxueux sans personnel, que de vivre de prime abord dans « une chaumière ». La « couche de graisse », — les acquis de la civilisation dont les différents peuples ont entouré leurs muscles, — a une épaisseur différente. Les uns vivent pour soigner leur couche de graisse, les autres, de formes plus athlétiques, restent sobres pour vivre. S'ils se rencontraient sur la piste cendrée, les chances des maigres seraient meilleures que celles des ronduillards. Et s'ils s'affrontaient dans le ring... Mais, non ! la lutte n'aurait même pas lieu, parce que les gros seraient déjà groggy avant de commencer, rien que par leur poids.

Gros homme, homme riche des Etats-Unis ! Tu fabiques plus de la moitié de la production mondiale d'acier, tu as tant d'autos que tu ne sais même plus marcher, tu as les maisons les plus hautes et les puits de mine les plus profonds. Tu ne sais même plus que faire de tous les appareils frigorifiques que tu fabiques et tu te chauffes avec l'excédent de froment que tu ne peux vendre. Mais tu crois-tu champion de boxe parce que tu as mis des gants ? Non ! Il te faudra des années, non pas même avant de briser, mais seulement de relâcher les liens dont t'a ligoté la vie plananteuse. Lorsque tu auras appris à te servir de tes jambes au lieu de courir en automobile, à jouir du silence au lieu d'écouter le haut-parleur, à respirer l'air naturel et non plus un « conditionné air », alors, mais alors seulement tu pourras lentement te préparer à l'entraînement pour le match du siècle.

En attendant, lis parfois le bulletin du camp de training de tes adversaires. L'un se trouve en Europe. Comme ta presse te l'a appris, il est rempli de barbares. Sans doute, ils ont inventé l'auto, l'appareil frigorifique et nombre d'autres accessoires de ta vie luxueuse, mais ils vivent cependant depuis sept ans dans un état d'étrange ascétisme. Ils se vêtent de bois, mangent peu, et seulement du pain gris, ils ne boivent pas de « Black and White » et travaillent avec un acharnement opiniâtre. Il leur a fallu sept ans, nous te le répétons, avec leurs fortes dispositions naturelles, pour placer leurs knock-outs, remporter leurs victoires écrasantes. Et pourtant, ils avaient bien vécu auparavant et ils disent vouloir reprendre plus tard cette vie. Un autre de ces camps se trouve au Japon, petit pays à maisons de bambou et de papier, qui ne produit que 6 millions de tonnes de fer par an, qui n'a ni pétrole ni ferraille et seulement quelques lignes de métro. Il vit, tu le vois, dans de bien piétres conditions. Mais les Japonais travaillent eux aussi depuis sept ans et il semble, n'est-il pas vrai, qu'ils ont déjà gagné quelques rounds.

Bon Oncle Sam ! Ton entraîneur actuel a dit, il y a un an et demi, à Chickamauga : « Nous n'avons pas besoin de sacrifier les avantages d'une vie meilleure à ceux d'une meilleure défense. Je propose de conserver les uns et d'obtenir les autres. » Il te faudra engager un autre entraîneur... et surtout un bon masseur.

Vox

EXTRA *Reichsdeutsche Zeitung*

Hensoldt

DIALYT

Jumelles prismatiques pour le voyage, le sport, la chasse

M. HENSOLDT & SOEHNE Opt. Werke A-G, Wetzlar



AU FRONT . . .

↑
La nuit, au P. C., à 200 mètres derrière la première ligne: l'adjudant vient de réveiller le commandant du bataillon; un ordre important de la division est transmis.

↓
Les lettres du front. Sur le sol gelé près d'un poêle, dans un abri de première ligne
Clichés PK. du correspondant de guerre
Hanns Hubmann
Suite page 6



EN 21 MINUTES

Se basant à la fois sur les informations japonaises et sur les commentaires britanniques, «Signal» a établi cet aperçu rétrospectif de la bataille aéro-navale japonaise qui a eu lieu au large de la côte orientale de la Malaisie, et qui coûta à la flotte anglaise ses deux plus puissantes unités: le «Prince of Wales» et le «Repulse»

LE 10 décembre 1941 restera une date mémorable dans l'histoire de la guerre maritime.

Ce jour-là, en effet, le long de la côte orientale de la Malaisie, l'aviation japonaise a coulé deux cuirassés d'escadre

donnés sur cette bataille d'Extrême-Orient sont également remplis de contradictions. Les reporters anglais furent cependant unanimes à décrire l'ampleur du combat et soulignèrent la bravoure des équipages.

D'une façon générale, on note chez eux une certaine tendance à prolonger la durée des batailles et, également, à exagérer le nombre des bombes ou des coups effectifs des torpilles (ainsi le «Bismarck», qui, d'après les informations de source anglaise, sombra après avoir reçu 10 torpilles et plusieurs centaines d'obus). Mais, d'autre part, ces détails permettent de décrire, non sans romantisme, les tragédies de la mer... Le reporter met le plus souvent en lumière les faits qui lui paraissent les plus vraisemblables et admet la version qui semble la plus authentique.

dans le sud de la mer de Chine s'étaient effectués avec précision. Cette flotte se composait d'abord de 16 croiseurs et porte-avions, au nord de Bornéo, auxquels quelques jours plus tard, s'ajoutaient 40 transports de troupe en direction du Thaïland.

Le 7 décembre, 12 transports faisaient route vers la baie de Cameran et trois convois munis d'une faible défense navale, mettaient le cap sur le golfe de Siam, à l'extrême pointe sud de l'Indochine.

Le lundi matin, l'amiral Philipps fut informé que, depuis 1 h. 30, des troupes japonaises avaient débarqué près de Kota Bharu, et, également, au sud de Sabak. En même temps, des débarquements avaient lieu aussi vers le nord, en territoire thaïlandais, à Patani, Tanjong et Singora. D'autre part, des navires

Son but n'était aucunement d'accepter le risque d'une bataille navale avec les cuirassés d'escadre nippons.

Sans aucun doute, l'amiral savait que beaucoup de convois japonais étaient escortés d'une force militaire navale inférieure, alors que les cuirassés d'escadre japonais protégeaient à distance les convois. Ceci avait été constaté par les observateurs des avions de reconnaissance.

Sir Tom Philipps établit alors son plan. Il voulait que sa flotte passât inaperçue jusqu'à la latitude de l'isthme de Kra, et, de là, il devait faire route vers le sud et anéantir l'un après l'autre les transports japonais.

En route...

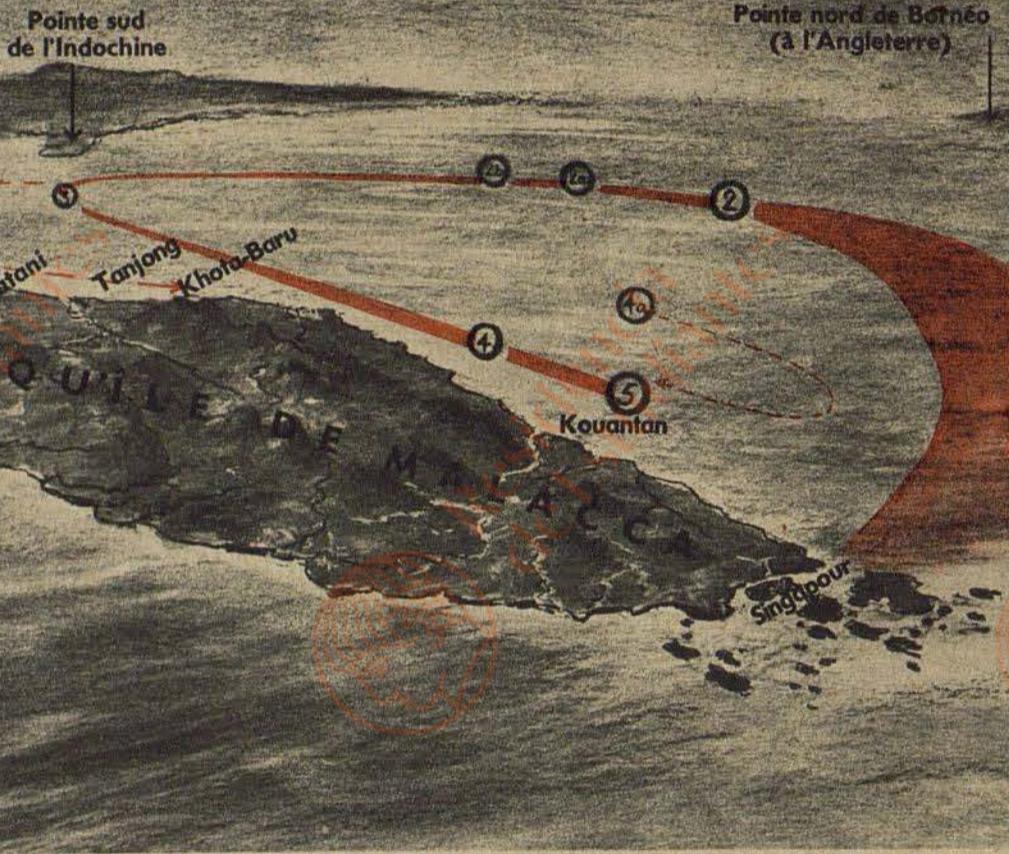
Dans la soirée du lundi 8 décembre, pour la première et la dernière fois, Philipps hissa, sur le «Prince of Wales», son pavillon-amiral. Fort tard dans la soirée ou pendant la nuit, le vaisseau leva l'ancre suivi du cuirassé «Repulse», tous deux entourés de contre-torpilleurs, mais sans aucun croiseur et sans porte-avions. Les deux navires firent route d'abord en direction de l'est, puis vers le nord-est et, plus tard, en direction du nord-ouest. Sir Philipps opéra un large mouvement tournant afin d'éviter les avions éclaireurs japonais et de surgir à l'improvisé dans le golfe de Siam.

Tout d'abord, le temps le favorisa et sembla compenser le manque d'aviation de la flotte britannique. Des nuages épais s'amoncelèrent au-dessus de la mer, protégeant les navires contre toute visibilité aérienne. Toutefois, au nord, à l'endroit où avaient débarqué les Japonais, les nuages commencèrent à se dissiper dès le lundi matin. La chance sourit à l'amiral Philipps. Toute la matinée du mardi, et comme il longeait la côte nord de la Malaisie, il resta inaperçu de l'ennemi et ne subit aucune attaque.

De son navire, l'amiral transmit à ses équipages: «...Nous aurons certainement des difficultés avec l'ennemi. Demain, nous espérons atteindre les transporteurs japonais, mais il faut également s'attendre à se battre contre les cuirassés d'escadre nippons».

Le mardi 9 décembre, après-midi, un sous-marin japonais communiqua que la flotte britannique était en position de combat. A la faveur d'une éclaircie — pendant l'obscurité — un capitaine anglais observa un avion japonais qui survolait la mer. Un survivant du «Repulse» raconta que, dès lors, les navires changèrent leur direction. Ceci se passait pendant la nuit du 10 décembre. Ce motif ne fut vraisemblablement pas celui qui décida l'amiral Philipps à changer sa route, à marcher vers le sud sans avoir engagé le combat ni forcé une victoire, et à regagner en hâte les ports anglais afin d'y chercher un abri.

En effet, sa position s'était, entre-temps, dangereusement aggravée: le temps s'était éclairci, non seulement au nord, mais aussi au sud. Dans la soirée du 9 décembre, l'amiral avait dû recevoir la nouvelle que les Japonais étaient parvenus à l'aérodrome de Kota Bharu, dans l'après-midi. Il devait donc perdre tout espoir, dorénavant, de recevoir une aide aérienne de ce côté-là. D'autre part, il devait également savoir que l'aérodrome de Kuantan avait été sévèrement bombardé par des avions de combat japonais depuis le mardi après-midi. Probablement aussi, l'amiral était-il au courant de la catastrophe



Le dernier voyage du «Prince of Wales» et du «Repulse»

1 Nuit du 8 au 9 décembre. Sir Tom Philipps prend la mer, partant du port de Singapour (). Son intention est d'attaquer () les troupes japonaises débarquées à Kota Bharu, Patani, Tanjong et Singora. 2 9 décembre, après-midi. Un sous-marin japonais découvre l'escadre britannique. 2b 9 décembre, dans la soirée. Un avion éclaireur japonais est signalé. 3 Nuit du 9 au 10 décembre. Changement définitif de direction. 4 10 décembre, vers 9 h. 30 du matin. Un sous-marin et un avion éclaireur japonais signalent presque en même temps. 4a la position de l'adversaire à une escadre japonaise, retour de mission. 5 10 décembre, environ midi. — L'attaque commence dans les airs et sur les eaux. A 12 h. 29, le «Repulse» sombre. A 12 h. 50, le «Prince of Wales» coule à son tour

anglais, le «Prince of Wales» et le «Repulse», privant ainsi la flotte britannique nouvellement formée en Extrême-Orient, de ses deux plus fortes unités de combat.

C'est seulement après la guerre que l'on pourra obtenir des renseignements plus précis sur la lutte engagée, mais, à l'aide de nombreux détails déjà connus, on peut reconstituer les phases les plus importantes de la bataille navale. Sur les points essentiels, les nouvelles anglaises et japonaises concordent. Seules les heures diffèrent par suite de la différence d'heures locales existant entre Singapour et Tokio. Il faut dire également que, souvent, les nouvelles anglaises se contredisent, principalement en ce qui concerne le nombre de projectiles lancés ou reçus. Les informations et les commentaires qui furent

Le récit qui va suivre s'appuie uniquement sur le texte officiel, sans jamais entrer dans d'inutiles détails.

Décisions

Le lundi 8 décembre, la flotte britannique d'Extrême-Orient se trouvait ancrée dans le port de Singapour. Juste huit jours avant, le «Prince of Wales», le plus récent cuirassé d'escadre anglais était rentré dans ce port, venant de Capetown. En même temps, parvint la nouvelle officielle que Churchill avait confié à son ami de longue date, sir Tom Philipps, le haut commandement de la nouvelle flotte, en qualité d'amiral.

Le 8 décembre, la situation se présentait ainsi: depuis le 27 novembre, les mouvements de la flotte japonaise

avaient été signalés dans la baie de Thaïland.

A 4 h. 05 du matin, Singapour subissait sa première attaque aérienne. Pendant la journée du lundi, l'amiral Philipps décida de prendre le large. Il disposait d'une formation puissante: les deux cuirassés d'escadre, le «Prince of Wales» et le «Repulse», plusieurs croiseurs lourds et légers et des contre-torpilleurs. Certes, il manquait un navire porte-avions. Mais sir Tom espérait, en cas de besoin, recevoir l'aide nécessaire des trois aérodromes situés en Malaisie: Singapour, Kuantan et Kota Bharu. Son but militaire était clair: il voulait détruire autant de transporteurs japonais que possible le long de la côte orientale malaise et au sud de Thaïland et, également, étouffer dans l'œuf toute tentative de débarquement japonais.

navale américaine d'Hawaï... Devant cette situation, peut-être fut-il indécis. Devait-il lancer dans la bataille les deux plus puissants navires anglais qui, maintenant, représentaient une si grande valeur ?

Quoi qu'il en soit, la flotte continua sa route vers le sud. A l'aube du 10 décembre, avec une meilleure visibilité qu'auparavant, elle faisait route vers Singapour.

Le « Prince of Wales » et le « Repulse » marchaient dans un ordre de manœuvre parfait. Par suite des grands jets de fumée s'échappant de leurs cheminées, les deux vaisseaux se tenaient éloignés d'une distance de plusieurs milles l'un de l'autre. Ils étaient seulement escortés par un contre-torpilleur, les autres unités étant, à dessein, détachées afin de tromper l'adversaire.

Première attaque

Dans la matinée, vers 9 h. 30 (heure de Singapour), les deux cuirassés furent aperçus par un sous-marin japonais, et, presque en même temps, par un éclaireur lancé d'un porte-avions. L'aviation nipponne qui, depuis la veille, avait fiévreusement fouillé la mer, entra immédiatement en action. Une première formation manqua la flotte anglaise. Une seconde était déjà sur le chemin du retour vers le nord et avait atteint la hauteur de Kuotan, lorsque le commandant de l'escadrille distingua deux colonnes de fumée blanche à une distance d'environ 10.000 mètres.

L'équipage qui venait de terminer son repas de midi, se tint prêt à toute éventualité : l'heure était incertaine. Cette flotte anglaise se composait donc de deux croiseurs de bataille et d'un contre-torpilleur marchant en direction du sud. L'avion qui venait en tête sortit des nuages, pendant que le reste de l'escadrille prenait la position d'attaque prête à torpiller le « Prince of Wales ».

Ce dernier ouvrit le feu sur l'avion solitaire. Le chef de l'escadrille suivi de cinq avions porte-torpilles disposés en vol de parade survola le navire à faible hauteur, essuyant le feu nourri des 84 canons anti-aériens des deux cuirassés. Le « Prince of Wales » en possédait à lui seul 48. La tragédie commençait...

Il sembla tout d'abord que la chance favorisait les navires, car la première vague aérienne ne leur causa aucun dommage. Mais, alors que les cinq avions faisaient volte-face, une formidable pluie de bombes s'abattit sur les unités anglaises, tombant d'une hauteur de 5.000 mètres... Le « Repulse » fut atteint en plein sur le pont destiné aux avions par une bombe qui endommagea également l'entre pont, y provoquant un incendie. On ignore si le « Prince of Wales » fut alors touché. D'ailleurs, cette première attaque aérienne (comme également la deuxième attaque par bombes) n'eut pas d'action destructive immédiate, mais elle mit l'artillerie antiaérienne hors de combat et empêcha ainsi, par la suite, toute concentration de la défense navale anti-aérienne anglaise. Trop tard, les Anglais comprirent qu'ils avaient été victimes d'une ruse de guerre. Pendant que leur attention avait été attirée par une attaque aérienne à faible hauteur, la véritable attaque avait eu lieu à une altitude bien plus élevée...

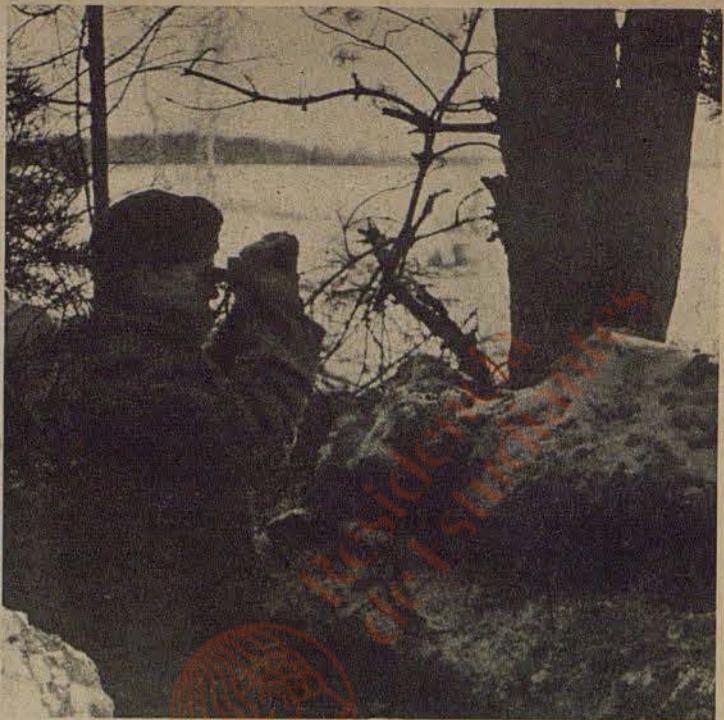
12 h. 10

Des signaux d'alarme se firent de nouveau entendre. D'autres avions ar-

Suite page 36

Le « Prince of Wales » vient d'engager un violent combat d'artillerie anti-aérienne avec les bombardiers japonais. Toute l'artillerie anti-aérienne et les canons de gros calibre sont pointés vers le ciel. Les bombes font aussi des victimes parmi les canonniers anglais. Une torpille arrive en trombe vers l'arrière du navire qu'elle dévaste en quelques secondes, pendant que l'avion lance-torpilles japonais le survole. Dessin : Ellgaard





POSTE D'ECOUTE. Devant les lignes, dans un trou bien camouflé, l'observateur veille. En face, à trois cents mètres, les Bolchevistes sont aux aguets

AU FRONT...

ET DERRIERE LES LIGNES

PATROUILLE. Les éclaireurs d'une patrouille, au cours de leur reconnaissance vers l'avant, envoient le bonjour à Hanns Hubmann, notre correspondant de guerre. Hanns Hubmann a pris ces clichés à l'Est, sur le front d'hiver

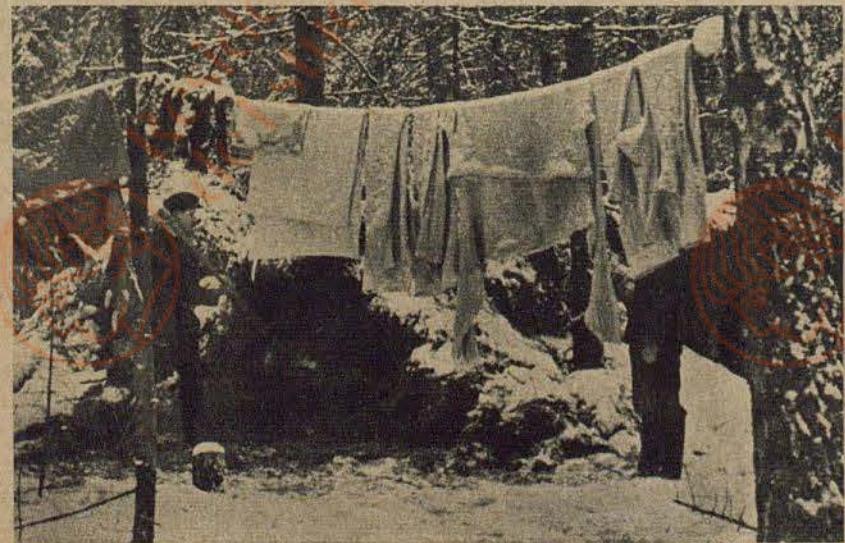
Sur le front de l'est, les grandes opérations militaires ont été arrêtées par l'hiver. Pour les reprendre, il faut attendre des conditions plus favorables. Les combattants allemands, au cours d'une marche triomphale et irrésistible, ont rejeté l'ennemi jusqu'ici. Maintenant, au cœur du pays bolcheviste, prudemment, ils ont pris leurs quartiers d'hiver



ABRIS. A trente mètres derrière les avant-postes, les soldats allemands ont édifié des abris. Ils ont même réussi à trouver des poêles et à installer des fenêtres



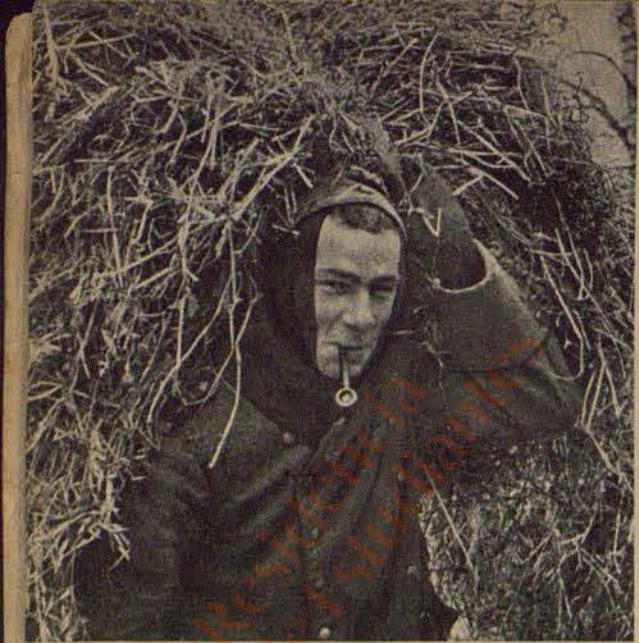
LE CHEMIN VERS L'AVANT. Voici un pont traversé par les relèves et où passent toutes les voitures chargées des munitions, du ravitaillement ou du courrier. Il n'est qu'à deux kilomètres des premières lignes; mais la sentinelle, engoncée dans un lourd manteau et chaussée de bottes de feutre, à semelles de bois, nous dit qu'Aix-la-Chapelle, son pays, en Rhénanie, se trouve à 2.000 kilomètres.



GRANDE LESSIVE. Sur la steppe immense hurle le vent. Cependant ici, dans la forêt où la compagnie a installé son train, tout est tranquille. Il fait vingt degrés au-dessous de zéro. Mais notre fantassin ne serait pas un vrai soldat allemand, s'il ne profitait pas de toutes les occasions pour laver son linge. Une seule question: «Comment fera-t-il pour le dégeler?» Soyez tranquille; il trouvera bien une combinaison

AU CHAUD DANS L'ÉCURIE. Ces abris bien camouflés, protégés contre les tirs ennemis, renferment parfois vingt-quatre chevaux; ici logent Hans et Lise. Ils sortent pour apporter aux corvées de soupe, les aliments encore bouillants

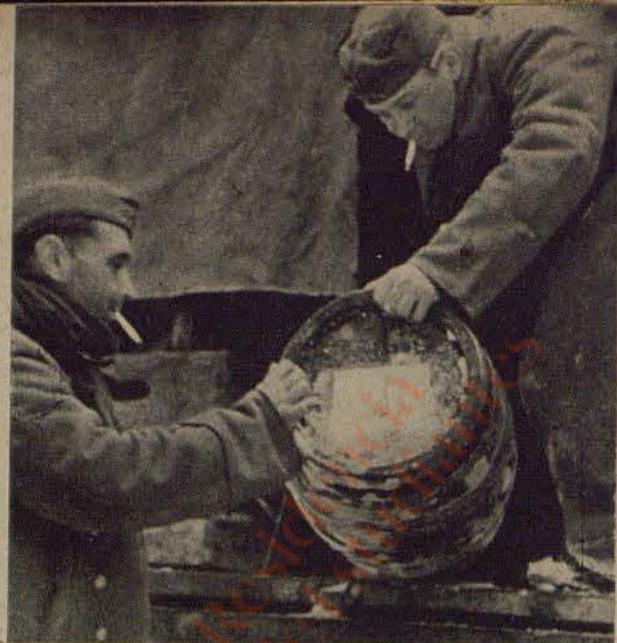




Du foin pour les chevaux et une pipe pour le conducteur



On distribue du saucisson, des boîtes de sardines et du chocolat aux défenseurs des premières lignes



Et voici qui réchauffera les sentinelles, pour la nuit

... ET DERRIERE LES LIGNES: RAVITAILLEMENT DES HOMMES ET DES CHEVAUX



Le « coin des cuisines », dans un bois, derrière les lignes. C'est ici que la voiture du train régimentaire laisse le chargement, pris à l'arrière: de la viande fraîche, des pommes de terre, des conserves... et les lettres ! C'est ici que se ravitaillent les combattants de l'échelon de feu



A 35° au — dessous de zéro

Cliché PK. du correspondant de guerre Artur Grimm



Etats-Unis: Ce que cache la façade

EN 1920, aux Etats-Unis d'Amérique, parut un livre remarquable. Il s'intitulait: « Comment nous avons monté la publicité pour l'U.S.A. »; l'auteur, George Creel, avait dirigé, au cours de la Grande Guerre, un organisme américain de propagande: le « Committee on Public Information ». Avec une franchise déconcertante, Creel révèle comment, à l'époque, avec le concours de ses collaborateurs, il avait réussi par sa propagande mensongère, non seulement à démoraliser l'Allemagne et les puissances d'Europe centrale, mais encore à « placer de l'américanisme » aux pays neutres et même aux nations alliées des Etats-Unis. C'est à ce moment qu'on nimba l'Oncle Sam d'une auréole; et les peuples étrangers considéraient l'Amérique avec les yeux du caravanier contemplant un mirage dans le désert. La fin des hostilités interrompit toute cette sorcellerie. Les citoyens des Etats-Unis trouvèrent abusifs les frais exagérés de l'aventure européenne; ils se penchèrent sur leurs propres problèmes. Aujourd'hui, vingt-cinq ans après, on constate que Roosevelt, pour préparer les Etats-Unis à une seconde intervention dans les affaires d'Europe a repris ce procédé démodé. Dès septembre 1941, alors qu'il était encore neutre, tout au moins officiellement, il mit sur pied un office de propagande. Bien qu'on ait prétendu le contraire, l'organisme était calqué sur le « Committee on Public Information » de Creel. Un politicien, le colonel Donovan, devint chef de ce nouveau bureau de publicité. Ce qui le désignait pour cette besogne? Une tournée en Europe au cours de laquelle, du reste, il perdit son passeport dans une boîte de nuit, à Sofia. D'après les informations reçues jusqu'ici le nouvel office aurait envisagé des projets fantastiques. Il voudrait démontrer aux peuples européens les avantages de la vie américaine. Les hommes zélés dont s'est entouré Donovan, vont même un peu loin dans leurs théories: ils parlent déjà d'un « siècle américain ». C'est le même disque que Creel nous a fait entendre il y a vingt-cinq ans. C'est le même disque qui, dans les annales américaines, a valu à son comité le surnom de « Committee of Misinformation » (Comité du Bourrage de Crâne). Dans son livre, Creel lui-même a franchement avoué les faits: La multitude de brochures et de pamphlets, répandus alors — les tirages atteignaient 75 millions d'exemplaires — visait uniquement à l'édification d'une façade illusoire, à la création d'un mirage destiné à camoufler les intentions réelles du gouvernement de Washington. Aujourd'hui, les bureaux Donovan utilisent les mêmes procédés. Les aveux de Creel sont un enseignement: ils nous conseillent d'approfondir un tant soit peu ce que les Etats-Unis d'Amérique veulent nous faire apprécier sous le nom de « vie américaine ».

La vie de la masse américaine, considérée de l'extérieur, semble aux autres peuples une chose idéale. Combien de fois n'a-t-on pas entendu prôner ses avantages essentiels: une maison à soi, une voiture, un appareil de T.S.F., un frigidaire, un fauteuil à bascule sous la véranda, etc... Qu'y a-t-il au fond de cela? Des entrepreneurs audacieux, spéculant sur ce rêve des travailleurs: une maison à soi, et vendant aux ouvriers et aux petits employés, une construction de bois léger. Les « propriétaires » mettront vingt ans à payer leur dette et les hypothèques. Des so-

ciétés commerciales, dont les agents travaillent à plein rendement, incitent à l'achat d'une automobile. Malheureusement, étant donné le nombre de nouveaux modèles lancés chaque année, la voiture, en quelques mois, perd 60% de sa valeur. On place de façon analogue des appareils de T.S.F., des frigidaires, toutes sortes de marchandises: si bien que l'homme dans la rue, l'Américain moyen, voit se creuser devant lui, d'un côté le Charybde des dettes et de l'autre le Scylla du chômage menaçant. Dans cette alternative, il mène une vie sans sécurité. Le docteur Parran, dirigeant le service de la Santé publique aux Etats-Unis, en apporte un témoignage précieux: En juin 1940, il déclarait que les deux cinquièmes de la population américaine étaient sous-alimentés.

En dehors des Etats-Unis, on a prétendu que l'ouvrier américain était le mieux payé du monde. Qu'y a-t-il de vrai là-dedans? Si l'ouvrier appartient à une organisation syndicale, dont le nombre des membres est limité, il bénéficie effectivement d'un bon salaire journalier... à la condition, toutefois, qu'il ait du travail. Car, au cours de ces dernières années, le nombre des chômeurs est allé en progressant, malgré les millions de dollars investis par le New Deal, afin d'entraver le développement de la crise. Au début de la guerre actuelle, les Etats-Unis d'Amérique comptaient 11.700.000 chômeurs, victimes de la surproduction américaine, et dont on ne se préoccupait guère.

Un exemple: L'industrie automobile crée annuellement un nouveau modèle; la fabrication s'en trouve modifiée. De ce fait, du jour au lendemain, des ouvriers, par dizaines de mille, se trouvent « mis au rancart » — mot exprimant fort bien la manière brutale dont on concoit, aux Etats-Unis, les relations entre le capital et le travail. Et ces hommes surmenés doivent vivre des maigres économies qu'ils ont pu réaliser. Ils n'ont qu'un seul espoir: c'est d'être remis à la chaîne au bout de quelques mois; et à condition, toutefois, que leur employeur, insensible, les juge encore aptes et capables de rendement. Une information assez récente démontre que l'entrée en guerre des Etats-Unis n'a pas suspendu cette « liberté sociale ». Par suite des transformations apportées à la production des industries automobiles, un million cinq cents mille ouvriers, pour le moins, viennent d'être « mis au rancart ».

On nous affirme cependant que les ouvriers ont un syndicat. La propagande américaine veut faire croire à tout le monde que le bonheur des travailleurs réside dans les organisations syndicales. A renfort de grosse caisse, on a invité, aux Etats-Unis, Bevin, le leader syndicaliste anglais; cela lui a permis de déplorer, dans le giron de Green, les malheurs survenus aux défunt grands syndicats allemands. Mais, à dire vrai, le syndicalisme est le fonds sur lequel Lewis, Green et consorts ont basé leurs ambitions personnelles, leur désir d'accéder au pouvoir. Et ils disposent, pour réaliser leurs desseins, des cotisations que l'ouvrier, impuissant par lui-même, est contraint de verser aux syndicats. L'exemple d'une telle mentalité nous est fourni par le secrétaire de la Fédération américaine du spectacle. Il y a quelques semaines, ce leader de la classe ouvrière a été convaincu d'extorsion de fonds, au préjudice de l'industrie du film américain. Il avait réussi à se faire verser 1.500.000 dollars en agitant le spectre de la grève. Cette

façon d'agir, conforme aux mœurs américaines, n'aurait rien eu d'extraordinaire, mais le syndicaliste avait négligé de partager le gâteau avec les 125.000 membres de la fédération. On ne s'étonnera donc plus si les dirigeants des organisations ouvrières américaines essayent d'étendre, à l'Europe, leur système lucratif.

L'apparition des gangsters est, du reste, un symptôme typique de la civilisation américaine. Hoover, directeur de la police fédérale, a déclaré que, chaque année, aux Etats-Unis, le nombre des grands crimes atteignait un million cinq cents mille. Chaque jour, en moyenne, se commettent trente-deux assassinats, cent cinquante et une attaques à main armée et huit cent cinquante-deux cambriolages. On peut évaluer à quinze millions de dollars les préjudices causés annuellement par le crime. Cependant, tout permettrait de supposer que le pays du standard de vie maximum, de l'abondance et de la « liberté », n'est pas un milieu favorable aux criminels. A l'époque de la prohibition, quand les grandes étoiles du gangstérisme eurent disparu du firmament américain, après la condamnation d'Al Capone, on crut avoir atteint le point culminant de cet aspect particulier de la civilisation yankee. Mais la découverte d'une « Société anonyme pour le meurtre », l'an dernier, a révélé qu'il existait encore, aux Etats-Unis, des organisations criminelles auprès desquelles les bandes de John Dillinger et d'Al Capone font piétre figure. Il y a quelques mois, à New-York, un individu fut accusé de « meurtre à l'assurance ». L'enquête montra que le meurtrier était simplement le petit employé d'une entreprise gigantesque, une « Société anonyme d'assassinats », exploitant, sur une grande échelle, le meurtre à l'assurance. Des centaines de femmes avaient été engagées comme appâts. Leur rôle était d'épouser les futures victimes qui, assurées, devaient être assassinées par la suite. Des médecins faisaient partie de l'organisation: ils délivraient les permis d'inhumer. Dans la bande, on trouvait même des entrepreneurs de pompes funèbres, des administrateurs de cimetières, et d'autres comparses. L'enquête a pris une telle ampleur, qu'il n'est même plus possible, actuellement, de déterminer le nombre de victimes de cette entreprise criminelle. L'organisation possédait un capital de plusieurs millions de dollars. Elle avait divisé, à sa manière, les 48 Etats en districts. Elle contrôlait des tripots, des maisons de tolérance, des monts-de-piété, des commerces de stupéfiants. Elle s'était même ingérée dans la politique des diverses municipalités. Mais à l'extérieur, la propagande américaine utilise uniquement la Croix-rouge, les sociétés de bienfaisance, les œuvres charitables des églises et des missions. Et l'on vient à penser que, dans ce paradis de philanthropes, il n'y a pas de place pour les criminels.

Examinons maintenant la vie intellectuelle des Américains. Ceux-ci proclament avec fierté: « Nous avons annuellement quatre millions et demi d'étudiants dans nos facultés, nos universités et nos grandes écoles ». Quel chiffre imposant! Pourtant, si l'on regarde d'un peu plus près cette jeunesse académique et son désir de s'instruire, le tableau change considérablement. Il y a quelques années, dans plusieurs universités, on posa publiquement aux étudiantes la question suivante: « Au rendez-vous de vos amoureux, le soir, vous laissez-vous uniquement embrasser ou

leur permettez-vous d'aller plus loin? » Le résultat fut étonnant: 60% d'entre elles avouèrent autoriser plus qu'un baiser. Vers la même époque, chez les étudiants, de grandes compétitions étaient en vogue, mais il ne s'agissait pas de concours à caractère scientifique. C'était à qui avalerait le plus grand nombre de poissons rouges vivants. Les lacunes d'un tel système d'enseignement furent révélées par un questionnaire distribué aux étudiants d'une faculté. On leur demanda de citer les personnalités les plus importantes de l'histoire mondiale. La seule célébrité qu'ils connaissaient tous était Napoléon. 34% firent d'Olivier Cromwell un Américain. 18% ignoraient le nom de Bismarck. 42% prenaient Goethe pour un musicien. 78% n'avaient jamais entendu parler de Kant qui, pour certains, était un général allemand.

Un tableau analogue, illustrant également la culture yankee, est offert par une visite aux musées américains. On y trouve, c'est exact, de remarquables collections, entre autres à Washington, celles de la Galerie Nationale, don du multimillionnaire Mellon, et qu'on vient d'ouvrir récemment. Il est vrai que les fonds provenaient de la vente, au peuple entier, de la fameuse essence « Gulf ». Ces exemples mis à part, les musées américains présentent des horreurs impossibles. Pour classer les salles, on ne s'est point préoccupé de l'histoire de l'art, mais du nom des donateurs. Ce chaos dans le bariolage, ne se limite pas aux collections de mécènes au petit pied. Jetons un coup d'œil au palais Vanderbilt, dans la Cinquième avenue, à New-York, et qui vient d'être fermé dernièrement. On y voyait dans un désordre révélateur une collection de peintures françaises contemporaines. On y contemplait une multitude de tableaux d'artistes inconnus, des œuvres collectionnées à coup de dollars; mais par contre, on ne trouvait pas un seul tableau de certains maîtres réputés de notre époque, comme Manet et Monet. Pour terminer, le jury du Salon annuel de Philadelphie devait porter un jugement authentique, mais néfaste, à la peinture et au sens artistique américains. Il est vrai que ce fut sans intention de sa part. Le premier prix fut attribué à une peinture à l'huile, mais comme on le constata plus tard, le tableau avait été suspendu à l'envers!...

Au Comité des Emigrants, on constate également un contraste frappant entre la réalité et les apparences. D'une part, au cours des ventes de charité, les Rockefeller, les Lamont et les Roosevelt se pavent dans les costumes nationaux de l'étranger. Mais par malheur, au cours d'une fête donnée au profit de la Chine, la salle fut parée de décors japonais. D'autre part, les procédés employés pour américaniser les groupements d'Européens, résidant aux Etats-Unis, tendent à creuser un fossé entre les générations. On ne peut trouver un parallèle que dans une tragédie humaine, dans la bolchevisation de la jeunesse russe, ces derniers lustres.

Au cours de la guerre actuelle, certaines nations, certains peuples, ont senti combien la réalité de la politique américaine différait de ses apparences. La Pologne, la France, la Yougoslavie et la Grèce se sont rendu compte de tout le bluff que renfermaient les promesses de secours du président Roosevelt. Malgré tous les beaux décors, le tableau véritable, offert par les Etats-Unis d'Amérique n'est guère fait pour donner aux peuples de culture européenne le désir de la « vie américaine ».

S. O. S.! (carré XY du plan)

Notre correspondant de guerre, Jochen Grossmann, qui se trouvait sur une des bases de la côte de l'Atlantique a pris part à un sauvetage par avion et raconte aux lecteurs de «Signal» ses impressions

UN matin d'hiver, il ne faisait pas encore jour, on est venu me chercher au saut du lit. Vite, j'ai endossé l'uniforme par-dessus le pyjama et je suis allé au poste de l'escadrille. S. O. S.! Deux camarades d'une escadrille de bombardiers, qui avait rencontré des avions de chasse anglais, avaient dû amérer en plein Atlantique! Deux appareils se mirent à leur recherche. Nous volions avec un plafond assez bas et un vent debout qui soufflait en tempête. Au-dessous, une forte houle soulevait les flots, et il semblait impossible, avec une mer si agitée, de retrouver les deux camarades perdus dans les replis des vagues. Leur canot pneumatique, troué par les balles, avant qu'ils eussent quitté la machine, avait sombré; ils en étaient ré-

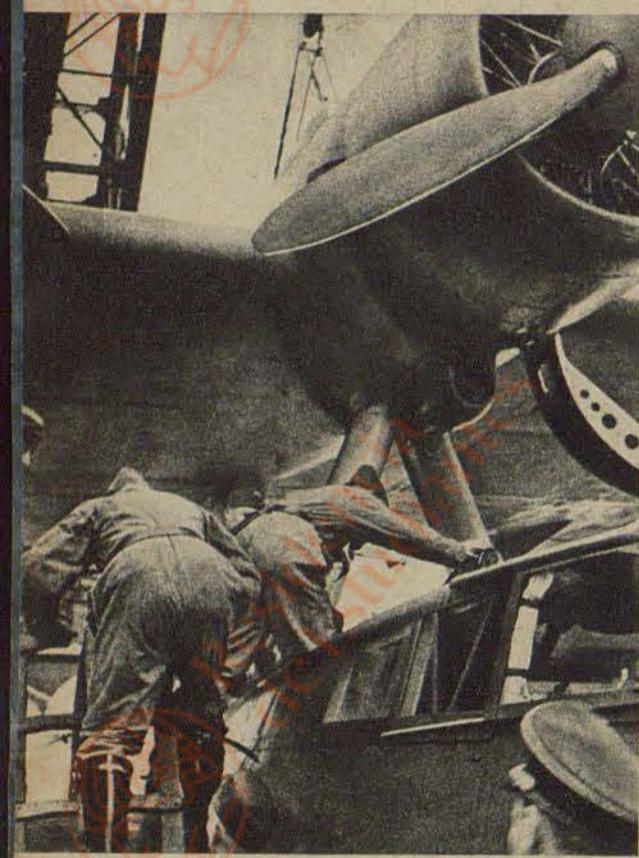
duits à flotter avec leur gilet de sauvetage, tels deux points minuscules sur l'immense surface d'une mer agitée. Le sort de nos camarades dépendait de notre attention et d'un point correct. Nous volions en légers zigzags à 300 mètres d'altitude. Notre commandant, qui avait longtemps servi sur les torpilleurs, était penché sur la carte, le navi-

graphe et l'appareil de T.S.F.

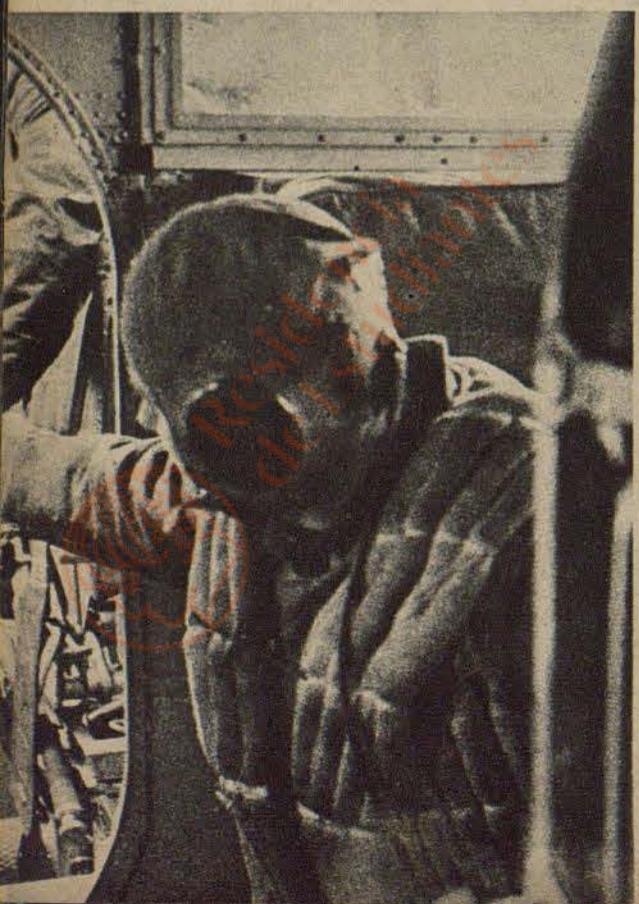
Réussirions-nous à les trouver? La recherche n'a pas duré une heure. Les visages rayonnaient de joie et d'émotion en les apercevant et tous se donnaient d'amusantes bousrades.

Cette minute, après des semaines où il ne s'était rien passé, valait bien la peine qu'on la vécût!

812 LA CENTRALE DU SERVICE DE SAUVETAGE ANNONCE:
«Dans le carré XY, un avion de bombardement a dû amérer, après combat, contre une formation d'avions de chasse ennemis. L'empennage criblé, l'appareil a sombré. Équipage à la dérive dans son canot pneumatique. Contact maintenu avec un second bombardier. Le commandant de l'escadrille donne l'ordre à deux appareils de partir immédiatement à leur recherche.

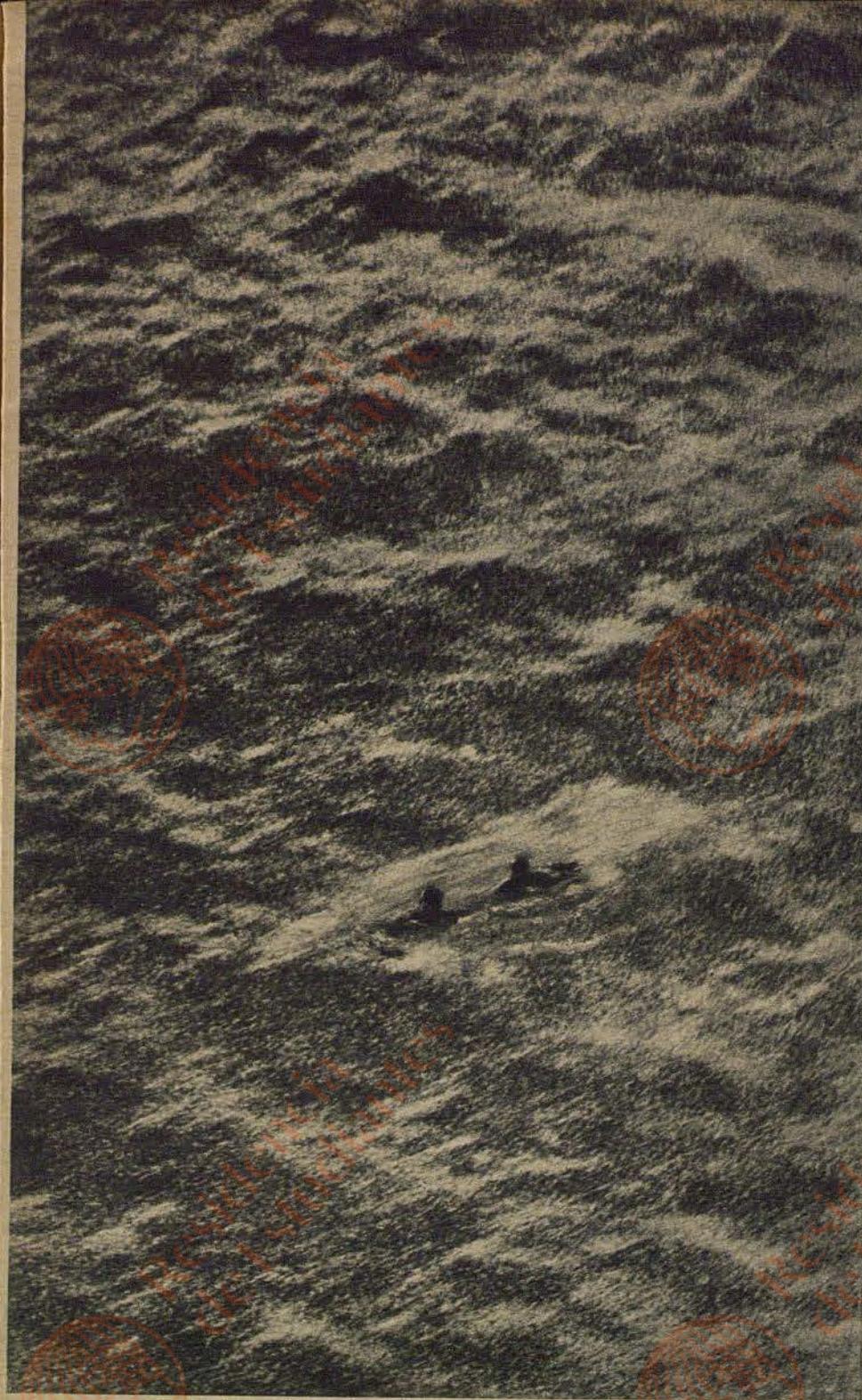


818 L'HYDRAVION DE SAUVENTAGE EST DEJA SUSPENDU A LA GRUE. Les moteurs, toujours prêts en cas d'alarme, fonctionnent déjà; les indications relatives au temps, à la situation militaire, sont recueillies; la protection des avions de chasse a été demandée, les mécaniciens et le personnel au sol sont alertés. Dans six minutes nous décollons



830 NOUS AVONS DEJA PRIS L'AIR QUAND LE RADIOGRAMME SUIVANT NOUS PARVIENT. Le deuxième bombardier qui croisait au-dessus du lieu du sinistre, fait savoir que le canot pneumatique a sombré, probablement criblé de balles. L'équipage surnage avec ses gilets de sauvetage. Le bombardier annonce qu'il va devoir quitter son poste d'observation, faute de carburant, et donne une dernière fois sa position exacte

833 LA COTE EST ALERTEE ET LES SERVICES DE PROTECTION DE LA CHASSE FONCTIONNENT. Les avions de chasse arrivent à l'heure. Ils assureront notre protection contre toute tentative de l'ennemi. Ce dernier, en effet, n'hésite pas à attaquer même les avions portant l'insigne de la Croix-rouge ainsi que les hommes tombés à la mer



934 REPERES! Le pilote a aperçu le premier deux points flottants dans les replis de la houle. L'appareil descend, mais nous voyons qu'avec une mer aussi démontée, il sera impossible d'américir. Nous indiquons notre position exacte au second hydravion qui inspecte toujours dans nos parages



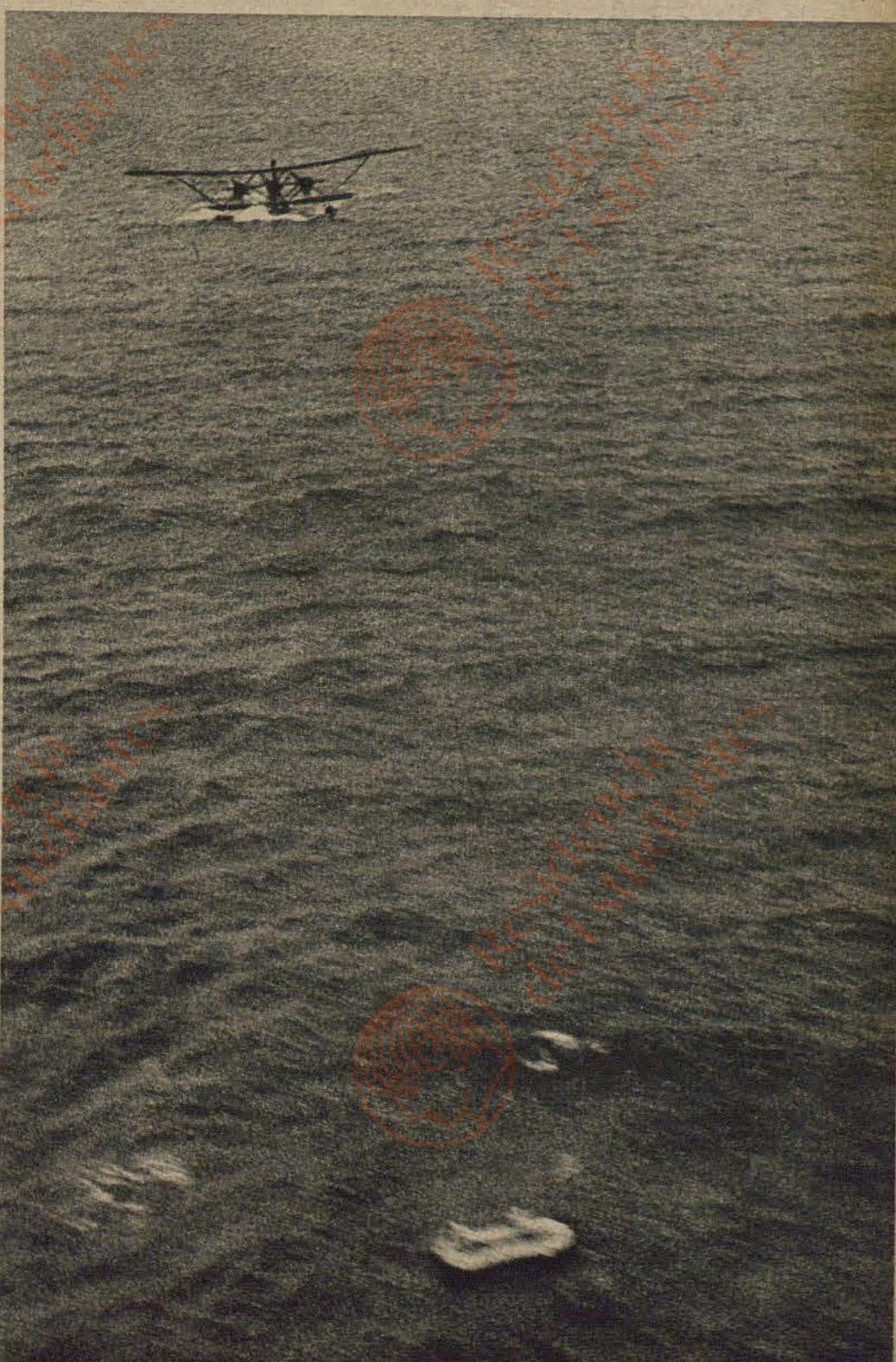
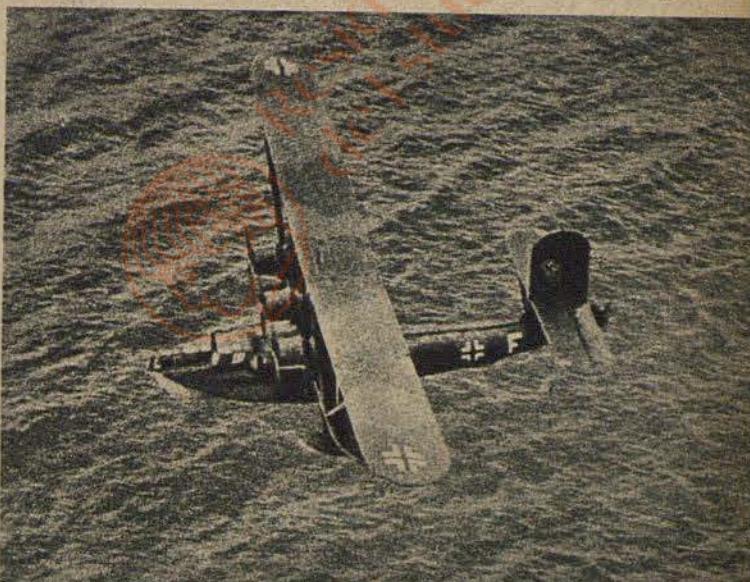
1002 L'APPAREIL AMERIT. Les camarades qui, entre temps, avaient pu mettre la main sur le canot que nous leur avions lancé, font des signaux. L'hydravion laisse de gros remous d'écume derrière lui. Enfin l'opération réussit

L'ADJUDANT J. NOTRE PILOTE. Après avoir été grièvement blessé (on voit encore aux mains et au cou les marques des brûlures), J. a repris du service dans l'escadrille de sauvetage. Intrépide et doué d'une vue perçante, il a déjà sauvé la vie à une cinquantaine de camarades. Pendant une opération de sauvetage en mer, son appareil, qui portait distinctement l'insigne de la Croix-rouge, fut attaqué par des avions ennemis bien supérieurs en nombre. Il prit feu et en quelques secondes fut environné de flammes. Cependant J. réussit à américir et à sauver tout l'équipage

936 → NOUS LANCONS LE CANOT PNEUMATIQUE. Par l'ouverture où le vent s'engouffre, le canot tombe à la mer, près des camarades; mais, à cause des hautes vagues, nous perdons ceux-ci de vue à tout instant. A chaque hublot de l'appareil, l'équipage est en observation



958 → LE DEUXIÈME APPAREIL ARRIVE. Nous n'avons cessé de renseigner le deuxième hydravion de sauvetage sur notre position exacte. Cet appareil est construit de manière à pouvoir américir même par gros temps. Nous savons qu'il est piloté par un homme des plus expérimentés et la manœuvre doit réussir





Légion des
Volontaires
Français
contre le
Bolchevisme

POUR L'EUROPE...



« C'est moi le loustic du régiment ! » Ainsi se présente à notre correspondant un des premiers soldats qui l'entrent. Le lendemain, au cours de l'attaque, le gaillard se montre particulièrement vaillant. Le doyen des Volontaires (ci-dessous) s'annonce de façon différente : « Sous-officier, comte de Gournay. » C'est un homme très riche, grand propriétaire foncier et homme d'affaires. Il est maire de Gournay, en Normandie; mais il a voulu être des premiers à collaborer à l'avenir de l'Europe.

Au camp : Les lettres, avant l'attaque . . .

Hanns Hubmann, notre correspondant de guerre, fait connaissance avec les hommes de la Légion des Volontaires Français

Léon, le benjamin de la Légion, parle russe couramment



« Faire de la propagande pour une idée politique, cela ne suffit pas ! Il faut également savoir la défendre, » nous dit Jacques Doriot, lieutenant de la Légion, fondateur et chef du P.P.F. Ce communiste d'autrefois a retrouvé, en 1935, le chemin du patriosme national. Le militaire des luttes politiques a désormais pris place dans les rangs des vieux troupiers de l'armée française, à côté de l'adjudant-chef Maurice Huet, par exemple, dont la poitrine s'orne de quatre décorations



L'ordre d'attaque vient d'arriver

Avec « Signal », nous accompagnons la Légion des Volontaires Français dans un combat sous bois. La veille du jour fixé pour l'attaque, les pièces légères d'infanterie prennent position



Des engins lourds d'infanterie sont mis en batterie. Une courte préparation doit précéder l'attaque



Un exposé de la situation : Devant la carte, le colonel Roger Labonne, commandant de la Légion des Volontaires Français. A ses côtés, le lieutenant Jean Fontenoy, leader de la première heure du Mouvement Social Révolutionnaire



Au matin suivant:

Les deux compagnies de la Légion des Volontaires, déployées sur un large front, se précipitent à l'attaque d'une partie de la forêt. Il est midi. La lisière du bois s'étend sur deux cents mètres. C'est l'objectif que nous devons emporter d'assaut, malgré les mitrailleuses soviétiques. Il fait 23 degrés au-dessous de zéro. Un vent glacial balaye les champs. Impitoyablement les cristaux de neige mordent le visage et les yeux et, plus impitoyablement encore, les rafales de mitrailleuses sifflent au-dessus des têtes. Mais les deux cents mètres sont enlevés d'un seul bond; et les baïonnettes françaises scintillent bientôt dans les nids de résistance bolchevistes. Nous avons pris pied dans la zone boisée et nous en commençons le nettoyage

« On m'avait demandé, nous écrit Hanns Hubmann, notre correspondant de guerre, de faire, pour « Signal », un reportage sur la Légion des Volontaires Français. La tâche me séduisait singulièrement. Une des plus remarquables particularités de notre époque, si riche en événements cependant, est de voir des Français, vêtus et armés comme les soldats du Reich,

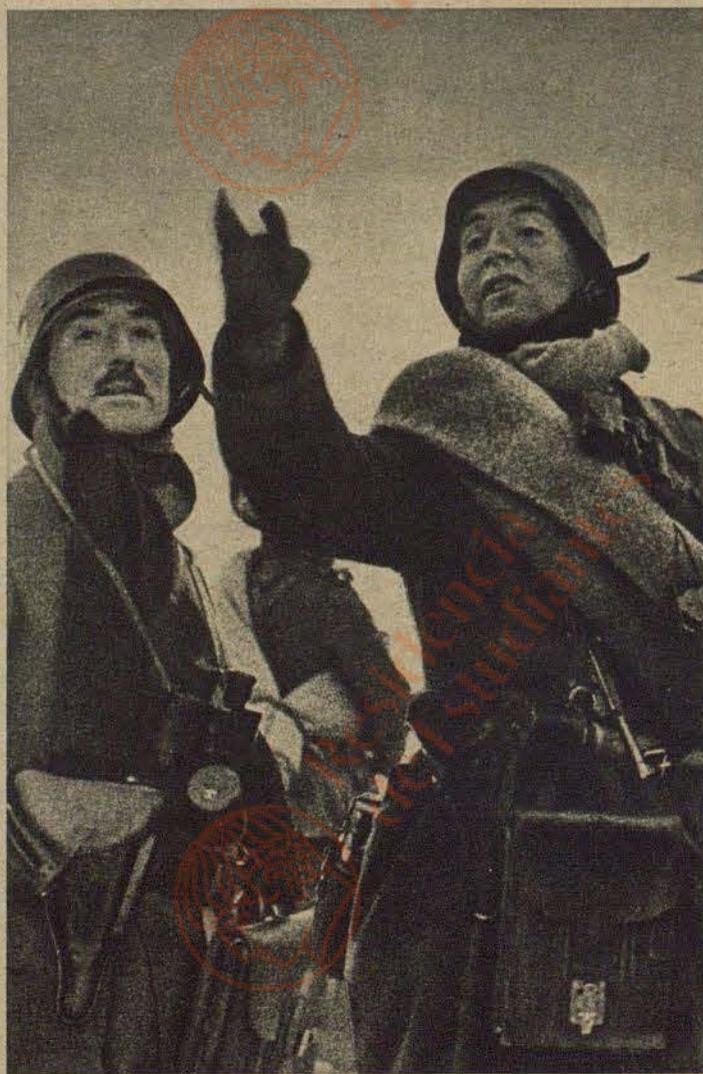
combattre côte à côte avec les Allemands. Mon père est mort au champ d'honneur, pendant la Grande Guerre, en luttant contre les « Poilus ». Mon grand-père, en 1870, était devant Sedan. Les Français m'apparaissaient comme je leur apparaissais moi-même : l'ennemi héritaire. Mais, ainsi que chez tous les Allemands, mon sentiment s'accompagnait d'un profond respect

pour les prouesses militaires de la grande nation. Je sais que les Allemands ont sans cesse regretté de ne pas marcher, main dans la main, avec leurs voisins d'outre-Rhin. Mais, actuellement, l'heure en est venue, avec la naissance de la Nouvelle Europe ; et c'est une chose à laquelle je devais assister. Quand je fus rendu au camp des légionnaires, le charme français me

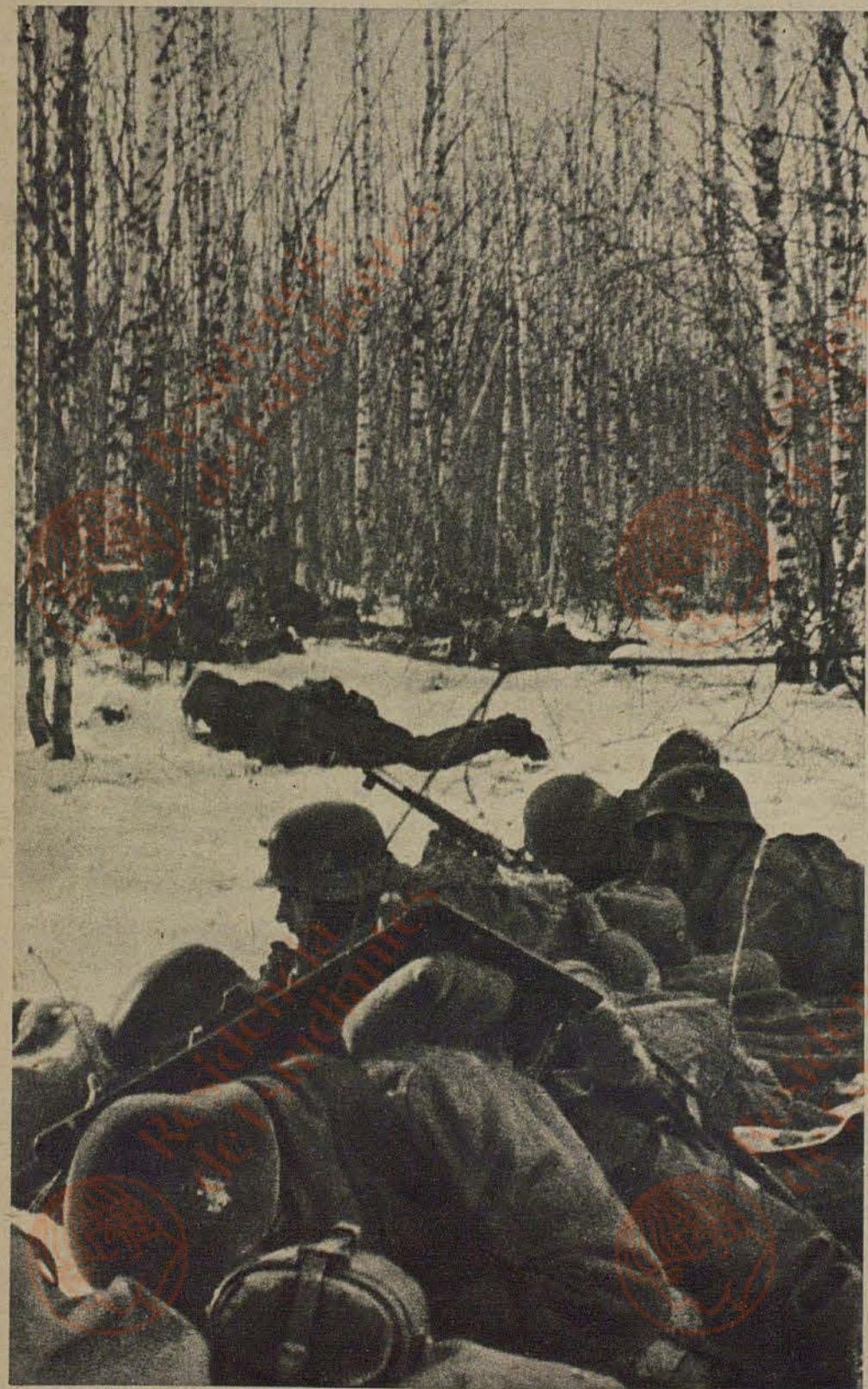
fit bien vite oublier l'étrangeté de la situation nouvelle. Je fus en un rien de temps comblé d'attentions. Les Français et moi fûmes rapidement amis. Depuis quelques jours se sont déroulés les grands combats, livrés dans les bois. J'étais témoin de cette lutte. Je sais que les Français sont réellement les valeureux soldats dont m'entretenaient mon père et mon grand-père.



A dix mètres derrière les premiers voltigeurs, la première mitrailleuse apparaît. Les deux servants de la pièce ne verront pas le soleil se lever demain



Devant la seconde ligne soviétique : L'attaque marque un temps d'arrêt. Les deux commandants de compagnie, les lieutenants Dupont et Jeneste examinent la situation nouvelle



Pendant le court instant où les officiers se consultent, l'infanterie, engagée sous bois, se trouve sous le feu acharné des obusiers



Quelques minutes plus tard : l'attaque est lancée sur la seconde ligne. Avec circonspection, les premiers défenseurs se lèvent. La bataille continue





Le nettoyage de la forêt

La lisière de la forêt, objectif assigné, a été atteinte. La lutte pour la conquête de la zone boisée, profonde de 1.500 mètres, a duré 3 heures. Maintenant, devant les premiers éléments, un terrain désert s'étend en douce

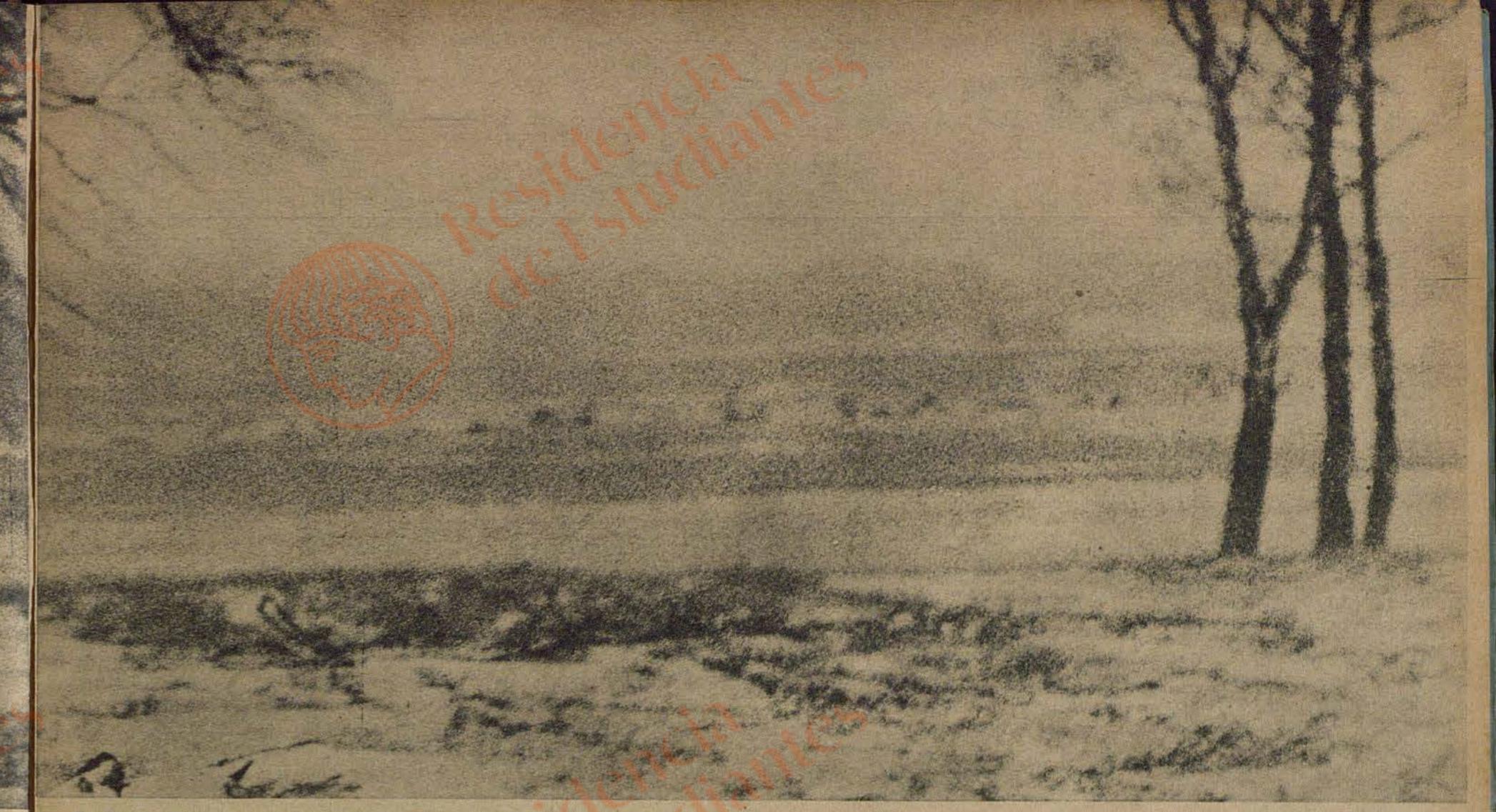
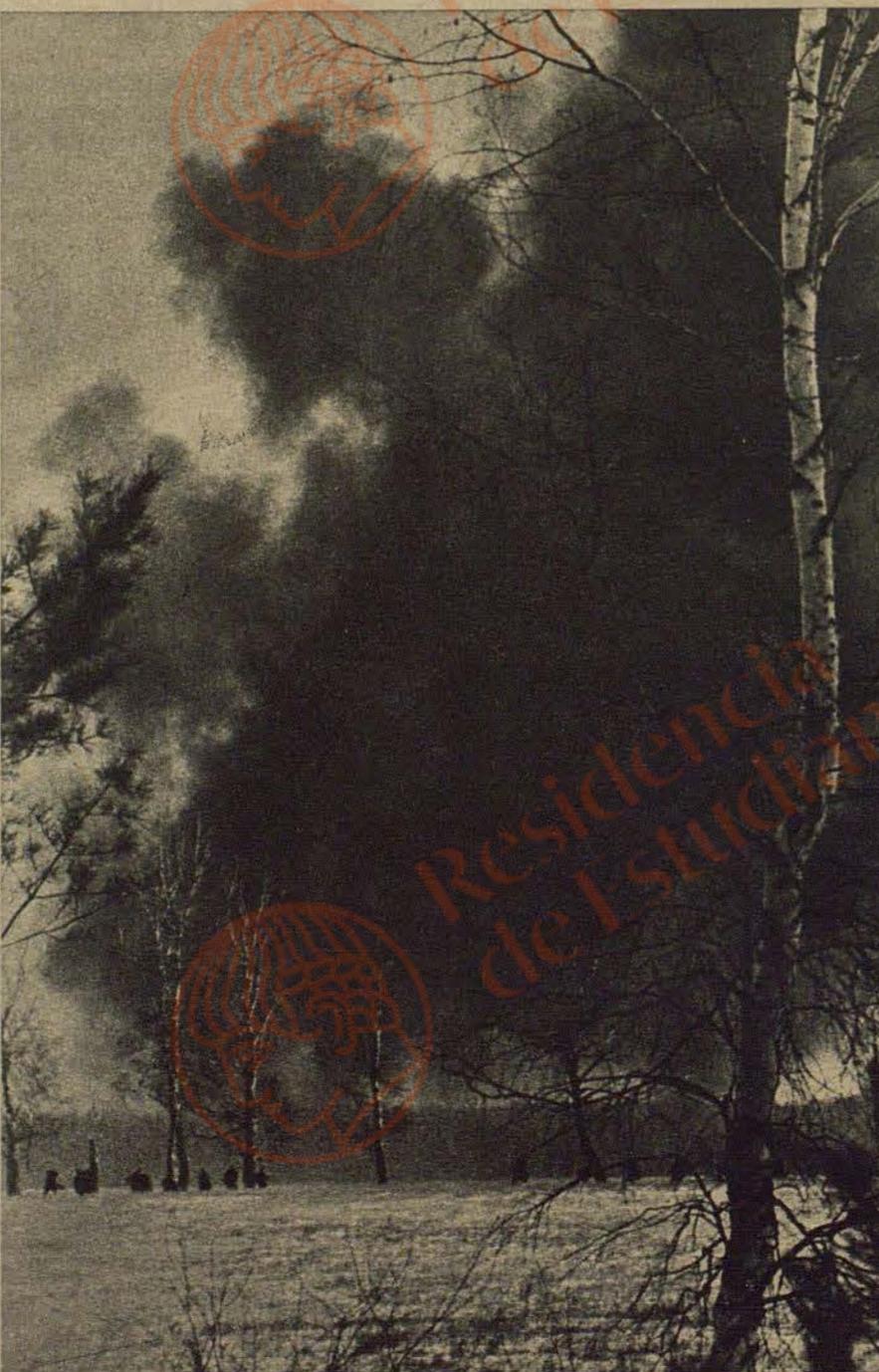


A LA MEME HEURE, PLUS A GAUCHE, A TROIS CENTS METRES: Le groupe de tête de la compagnie voisine est arrivé à l'orée du bois; tout en combattant, il en a dépassé la lisière en poursuivant l'ennemi. Mais voici que le mortel parage rouge d'un lance-flammes menace les hommes de la formation. En moins d'une seconde la mitrailleuse chargée de leur protection a reconnu le péril et repéré l'adversaire. Quelques rafales violentes de la pièce et il ne subsiste plus du lance-flammes qu'un nuage noir se dissipant lentement sur le terrain. — Roger Crupaut, le sous-officier commandant le groupe nous a fait part de ses impressions, un peu plus tard.

← Le feu ne l'avait pas encore atteint. Il est maintenant debout, devant ses camarades; il a les mains et le visage brûlés et souillés de pétrole. Il étreint encore son pistolet entre ses doigts. La mitrailleuse avait tiré au moment propice



On ramène un prisonnier. Il n'en a pas été fait beaucoup, tellement le combat a été dur



vallée, jusqu'au fleuve. A travers la tourmente de neige on entrevoyait, sur l'autre rive, une série d'abris; en arrière, un peu plus loin, on dirait un bois. C'est de là que, par intermittence, partent des rafales lancées par l'infanterie, l'artillerie et les tanks sur la lisière de la forêt, enlevée par les Français. Il est trois heures de l'après-midi



A LA MEME HEURE, SUR LA DROITE, A TROIS CENTS METRES: Ici également les objectifs de la journée ont été atteints. A travers les tourbillons de neige, dans le crépuscule de la journée qui s'achève, un village apparaît devant les combattants. La localité est en feu. Les stukas allemands, en bombardant les emplacements de batteries bolcheviques, ont appuyé la progression des Français dans les bois. La conquête du nouvel objectif nécessiterait un nouvel assaut; mais la nuit survient. Les pièces se taisent; la pioche grince sur le sol gelé; à la lisière du bois, les postes de guet se creusent un abri; les blessés sont ramenés par leurs camarades





DEVANT LES HALLS. Dans la cour de l'usine, les «carcasses» de chars s'empilent

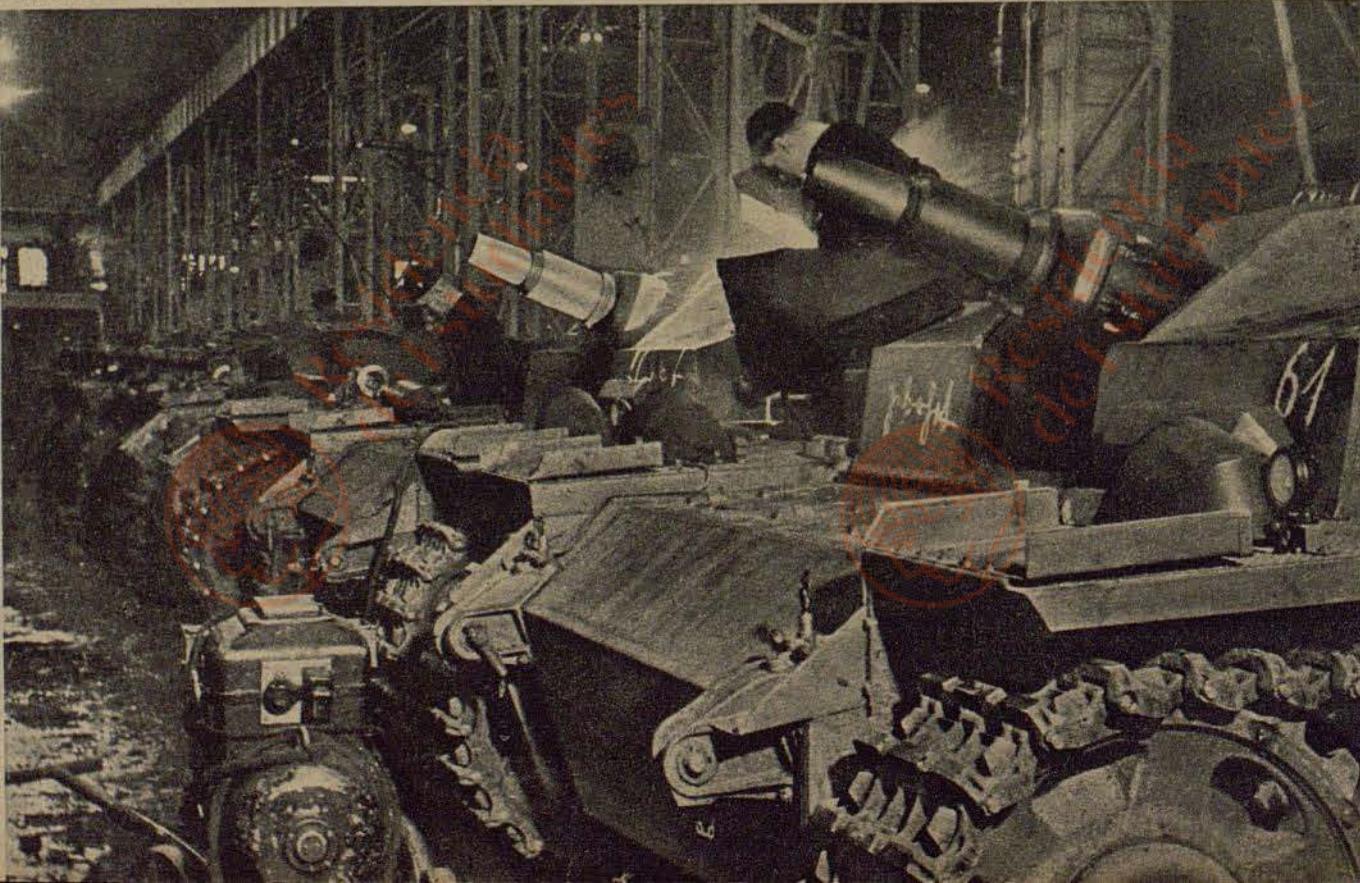
Tanks en série...

La photo ci-dessus montre quarante «carcasses» de chars; et pourtant ce n'est qu'une partie d'une photo plus grande. L'usine a bien des cours; et dans les halls de montage, les tanks s'alignent les uns après les autres. L'Europe possède beaucoup d'usines de ce genre, où l'on travaille jour et nuit. Alors, combien de chars?... Il y a certainement des gens qui les comptent, mais ceux-là savent se taire.

DANS LES HALLS. La lueur blanche des chalumeaux éclate. On met la dernière main aux tanks lourds

Clichés PK.

du correspondant de guerre Pabel





La Maison des Eaux de Cologne *

Au moyen d'essences aromatiques les plus choisies du monde, la Maison "4711" créa, outre ses célèbres spécialités d'Eaux de Cologne, un riche assortiment de précieux parfums, savons, crèmes et poudres, dont la qualité exemplaire est entièrement garantie par le chiffre "4711".

FRÈRES D'ARMES

Dans le silence blanc de la Carélie orientale / Raconté par Curt Strohmeyer, d'après le rapport du sous-lieutenant Jakko G.

La lune jette sa clarté blafarde sur l'immense désert blanc, que bordent à l'horizon quelques squelettes d'arbres noirs. Au milieu de cette solitude écrasante se déroule un mince ruban d'argent : la ligne de chemin de fer de Mourmansk, édifiée au prix du sang et des souffrances sans nom de milliers de prisonniers allemands de l'autre guerre.

La patrouille finnoise arrête un instant sa course silencieuse et légère. Enveloppés dans leur grand manteau blanc

assourdi. Une soixantaine de kilomètres séparent les Finnois de leur position. Et ils ne peuvent revenir par le même chemin, car les Bolchevistes pourront repérer leurs traces.

Le sous-lieutenant précède ses hommes qui marchent en file indienne. C'est un chasseur garde-frontière, un ancien qui connaît son métier ! De rudes soldats, ces chasseurs : ne craignent rien, pas même le Diable !

La nuit est maintenant tombée. Le sous-lieutenant a des yeux de lynx. Au

Sans aucun doute, ce sont des traces humaines !...

...Les pins du bois proche ont, eux aussi, revêtu leur capuchon de neige.

Le ciel et la terre sont noyés dans une lumière étrange, fantasmagorique.

— Sont-ce de véritables traces humaines ? murmure le chef de file.

Il poursuit quelques mètres. Les skieurs glissent très doucement, sans qu'aucun bruit ne révèle leur présence.

Il a déjà beaucoup vu dans sa vie de garde-frontière, mais ces traces l'inquiètent terriblement.

Il consulte sa boussole. Les traces croisent le chemin de retour de la patrouille. Elles sont là, devant eux, comme l'indice d'une menace occulte et, en même temps, comme un muet appel de détresse dans cette morne solitude neigeuse, la plus vaste étendue désertique de l'Europe.

Le bois se fait moins dense. Les chasseurs, leurs armes à la main, glis-



qui les assimile à la couleur du sol, les hommes cheminent sans bruit, tels des fantômes. Et tous, cependant endurcis, ressentent une sorte d'effroi du néant qui s'ouvre devant eux, où bientôt ils vont disparaître à leur tour...

S'éloignant les uns des autres, ils se glissent de nouveau sur la voie ferrée au sinistre souvenir. Ils ont quitté leurs skis et ajustent leur sac de montagne sur leurs épaules. Le « Pytikorvos », l'arme finnoise, est auprès d'eux, chargée. Sur la neige dure, on entend le crissement de leurs talons.

— « Hyvä on ? » (Etes-vous prêts ?), dit une voix.

La lueur fugitive d'une cigarette... Puis, un à un, sans bruit, les hommes disparaissent dans la solitude hivernale.

Douze détonations sèches trouent l'air, mais si loin que le bruit en arrive

bras gauche, sur la cape blanche, il a fixé sa boussole. Toujours silencieux, ils glissent comme des ombres sur leurs skis... La neige, ici, n'est pas très haute : quinze à vingt centimètres. Et derrière leur chef, les hommes, allégés de leurs trente kilos de dynamite, ont une marche souple et élastique. Leurs jambes fléchissent comme des ressorts. L'attention doit être sans cesse en éveil, car les Bolchevistes savent que l'on peut marcher sans danger sur le marais et sur le lac gelés. Et ce sont des soldats diaboliques, ces Bolchevistes ! Avec eux, il faut avoir des yeux partout !...

Brusquement, le sous-lieutenant s'arrête. Il siffle entre ses dents. Son visage basané, durci par les intempéries et sillonné de rides profondes, reflète une inquiétude grandissante. Les onze hommes de la file s'immobilisent également. Qu'y a-t-il ? L'officier se courbe, hoche la tête, allume durant quelques secondes sa lampe de poche voilée de bleu.

Le bois est tranquille et muet, enveloppé d'un silence qui serait angoissant si ces hommes n'y étaient pas depuis toujours habitués.

Un peu plus loin, ils s'arrêtent de nouveau sur un geste bref du sous-lieutenant. Cette fois, il est certain. Ce ne sont pas des traces d'hommes, mais celles d'un élan. Les marques révèlent nettement des foulées longues et légères. A peu de distance apparaissent celles d'un loup. Sa marche fut retenue, hésitante. Il savait que, seul, il ne pouvait avoir raison de l'élan aux gigantesques cornes défensives.

Soudain, nouvel arrêt brusque, si brusque que les skieurs, arrêtés dans leur marche, bousculent presque leur chef. Ce sont cette fois, à n'en pas douter, des traces humaines. On peut distinguer l'empreinte de grandes chaussures. On devine une démarche lourde, fatiguée. Là, quelqu'un est tombé. Le sous-lieutenant branle la tête.

sent toujours sur la neige. Devant eux, recouvert, le marais.

Halte ! Qu'est ceci ? Un buisson ? Un genévrier ? Non, un homme ! Deux hommes... l'un près de l'autre !...

Les Finnois se sont immédiatement jetés à terre. A plat ventre, ils rampant sur la neige, le sous-lieutenant toujours en tête. C'est lui qui tirera le premier... mais quelque chose l'arrête... Il a l'impression que les traces ne sont pas celles de fantassins soviétiques. D'abord, elles proviennent de bonnes chaussures solides, faites de feutre et munies de semelles de cuir. Mais, de toute façon, il ne peut s'agir que d'un ennemi ! Il serre fortement son fusil-mitrailleur, prêt à toute éventualité. Soudain, dans la nuit silencieuse, une voix s'élève :

— Russen oder Finnen ?

« Finnen »... Le sous-lieutenant connaît bien ce mot. Il sait que les Allemands

Suite page 47



Vu par nos soldats... Sous le soleil brûlant d'Afrique, un paysan arabe chevauche vers l'ombre d'une oasis / Sous le soleil de minuit, un attelage de rennes traverse la steppe déserte; un avant-poste allemand vient relever la sentinelle. Nos reporters-photographes de la PK sont partout Clichés : Dick et Ehler PK





Vue d'un Fieseler-storch: Sur la route infinie, des cortèges de prisonniers défilent



Une journée au front de l'est

A la batterie : les munitions du 210 viennent d'arriver



↑ Le chemin de la grenade: Le projectile d'un obusier de campagne de 150, dessine sa trace dans le ciel

Clichés du correspondant de guerre PK Hans Hubmann

↓ Un mortier de 210 au moment du départ: Le canonnier tire avec la main gauche, tandis que de la droite, il protège son oreille





Au bord de la mer Egée

Jeux et danses dans de pittoresques costumes, telles sont, dans ce sanatorium militaire, les principales distractions offertes aux soldats allemands blessés ou atteints de maladies coloniales

Cliché PK. du correspondant de guerre Dick



LE MAÎTRE-COQ DE BANGKOK

VERS 1880, il arriva que le cuisinier du trois-mâts *Louise*, qui se dirigeait sur Hong-Kong, via Bangkok, ne rejoignit pas le bord après sa dernière permission. Le bateau devait partir aux premières heures du matin. L'absence du cuisinier, Frédéric Bolling, ne fut constatée qu'au moment où les hommes de quart se rendirent à la cuisine, l'ancre étant déjà levée, pour y chercher le café du matin. La pièce était vide. La vaisselle et les marmites étaient rangées et le marmiton était à la recherche de son chef. On ne le découvrit ivre ni dans sa cabine, ni dans la cambuse ; personne ne l'avait vu arriver à bord. Après qu'on eut fini de jurer, un homme de Lubeck se vanta d'avoir le nez assez fin pour sentir si les petits pois brûlaient ; on le promut cuisinier et Bolling fut abandonné à son sort.

Pendant ce temps-là, Bolling, clignant des yeux au soleil brûlant, arrivait, tirant sa flemme, au quai où le bâtiment était amarré. La *Louise* fendait déjà les premières vagues de la haute mer. Etonné, le bonhomme s'aperçut que le bateau était parti. Son dernier souvenir distinct était une petite danseuse de Kamboja, brune comme du chocolat. Elle lui avait versé, sans relâche, une douce liqueur épaisse qu'il buvait dans de petits vases de porcelaine, beaucoup plus vite qu'elle ne pouvait les remplir. Il contemplait les eaux paresseuses du Menam, la pointe dorée d'une pagode qui s'y mirait, et il se rappela soudain que le trois-mâts devait partir aux premiers souffles de la brise matinale.

Ses mains l'ouillèrent ses poches. Elles étaient vides. Rien qui ressemblât à une pièce de monnaie. Les petites danseuses de la maison des bambous avaient les doigts plus doux que l'herbe du printemps. Elles avaient même trouvé sa dernière pièce en or, celle qu'il avait soigneusement cousue dans la ceinture de son pantalon. Il ne lui restait qu'un morceau de chique à mâcher ; et d'un coup de dent, il en coupa un bout. Il ne leur en voulait pas, à ces petites ! Comme des oiseaux des îles, elles l'avaient entouré de leurs mélodies enchanteresses ; et s'il ne comprenait rien à leur suave langage, il avait senti combien leur peau était douce et chaude ; on eût dit celle d'un souple animal. Bast, il trouverait bien un nouvel embarquement ! Les bateaux ne manquaient pas à Bangkok. Quant à l'équipage de la *Louise*, désormais, il pourrait courir pour avoir une tasse de café chaud ; et quant au « vieux », il pourrait toujours chercher un cuisinier qui, avec des pommes de terre râpées, lui ferait ces petits gâteaux chauds et croquants, qu'il aimait tant.

Il arrêta là ses réflexions. Quand il fut un peu calme, il s'aperçut que seul restait au port un vieux schooner ; les années l'avaient peint en gris et ses deux mâts étaient rongés par les embruns. Cela ne lui inspira pas confiance. Comme il avait faim, il se fia au dicton : « Dieu, qui nous a donné un estomac, nous donnera bien de la nourriture. » Il fit donc demi-tour et disparut aussitôt dans le grouillement des ruelles étroites où il s'était déjà plongé la veille.

EN bon maître-coq qu'il était, il se laissa guider par son flair. Et ce lui-ci, en effet, l'amena devant une cuisine dont l'entrée était gardée par deux statues de bois, toutes bariolées.

L'une représentait un homme affamé, maigre, et qui portait ses yeux gourmands vers un plateau où s'éaltaient des petits gâteaux de riz, couverts d'une épaisse couche de sucre ; des poissons frits à l'huile et un petit cochon de lait rôti. L'autre statue montrait un gros homme, assis sur ses talons et caressant un ventre énorme, d'un air béat. Bolling contempla ces deux images de la faim et de la satiété et son nez huma les odeurs douces et épicees qui montaient des assiettes.

To Fo, propriétaire du restaurant, quitta les ténèbres de son établissement et parut à la lumière du jour pour sonder le client qui paraissait hésiter devant ces mets. Le Chinois, petit et maigre, semblait avoir pris comme modèle la statue de la Faim qui ornait sa maison. Une pauvre moustache pendait de la lèvre supérieure et ses yeux noirs semblaient être des boutons de verre. Il s'inclina avec une politesse raffinée devant ce client possible, et en quelques mots d'anglais, d'un grand geste du bras, il le pria de lui faire le grand honneur de rentrer. Mais il regarda notre maître-coq d'un peu plus près. Celui-ci débattait précisément pour savoir s'il devait donner suite à l'invitation et se fier après à la force de ses poings. De ses yeux ronds, le Chinois cherchait quelque part des galons d'or, étroits ou larges, car il avait l'habitude de classer les marins par grade. L'homme qui était devant lui n'en avait pas ; il ne jouait pas non plus avec l'argent de sa poche, comme font ces grands diables d'étrangers roux.

Lentement, To Fo se retira à l'abri de ses deux idoles, prêt à éléver la voix dès que l'étranger aurait porté la main sur ses gâteaux de riz, ce qu'il avait déjà tenté, du reste. Mais au lieu de cela, ce démon aux cheveux d'or, dont la figure brillait comme le soleil couchant, fit un geste que le Chinois comprit aussitôt. Il montra tout d'abord les mets qui s'éaltaient devant lui ; il retourna ses poches, et To Fo put voir qu'elles ne contenaient qu'une dernière chique de tabac. Puis, Bolling, du doigt, désigna le cochon de lait, ce qui ne manqua pas de confondre le Chinois. Ce diable voulait-il acheter sans argent ? Avait-on jamais vu cela ? Pour un peu, To Fo eût presque poussé le cri qui devait alerter immédiatement ses domestiques, armés de bâtons de bambou, quand le géant à peau rouge éclata de rire, et d'une voix qui vibrat comme des marmites, il se mit à parler.

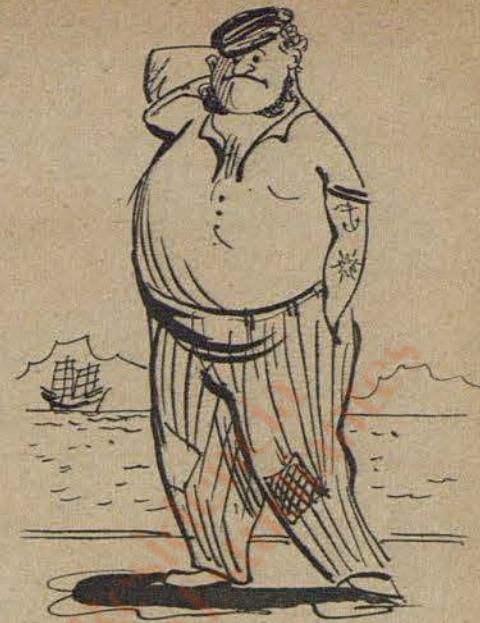
Son discours était accompagné de gestes si véhéments, que le Chinois se tapit encore davantage. Le matelot montrait maintenant les gâteaux de riz ; il faisait le geste de pétir, de ses mains, la pâte humide ; il claquait la langue. Il désignait le cochon de lait et le poisson et mimait le cuisinier qui tourne une pièce et coupe la viande. Il faisait celui qui essaye la pâte en y trempant son doigt et tente de l'en détacher. « Quand la graisse reste collée au doigt, la pâte est bonne. » Tout en parlant, Bolling avait posé son index, tout d'abord sur lui-même, puis sur To Fo.

Le Chinois s'effraya davantage. Ce

démon rouge était peut-être hanté par un mauvais génie. Mais le restaurateur finit par comprendre quelques mots. Il crut entendre que l'homme lui offrait ses services et qu'il prétendait être cuisinier tout comme lui. En même temps, il saisit l'avantage que représentait un serviteur à bon marché. To Fo quitta donc l'ombre tutélaire de ses deux statues et, s'approchant de Bolling, il entama à son tour la discussion.

Ils se mirent d'accord : le maître-coq serait nourri si, en échange, il voulait bien faire la cuisine. La nourriture, oui ; et maintenant, To Fo s'approcha tout près de son interlocuteur et montra les poches toujours retournées ; mais de l'argent, il n'y fallait point compter. Le Chinois avait mimé toute sa pensée, faisant celui qui compte des pièces de monnaie et secouant avec force sa tête de rapace. Bolling serait nourri, voilà tout ; mais pas un sou. Ce que le maître-coq voulait, pour le moment, c'était simplement remplir son estomac, rassasier l'homme affamé qu'il était et ils se mirent d'accord pour quelques jours ; jusqu'à ce que, pensait Bolling, je trouve un nouveau bateau pour m'embarquer. Il tendit la main et le Chinois y mit le pouce et deux doigts, qui semblaient au cuisinier les serres d'un oiseau de proie. Puis, le Fils du Ciel pria Bolling de le suivre et, à travers la salle à manger, il le conduisit à une cour où entraient les reliefs de repas que s'empiffraient des cochons noirs, à longs poils durs. Les deux hommes poursuivirent leur route vers un bâtiment latéral d'où se dégagiaient la fumée d'un feu de bois et de lourdes vapeurs de graisse. Dans la cuisine, To Fo s'entretint avec plusieurs faces jaunes, entre autres, avec une énorme femme qui coupait des algues en longues tranches minces. Après quoi, on offrit au nouveau venu une assiette de riz et de viandes très épices. Sans attendre une autre invitation, Bolling s'attaqua. To Fo quitta la cuisine et le maître-coq s'aperçut que les regards de la grosse femme accompagnaient chacun de ses mouvements. Après qu'il eut mangé, la matrone lui donna un couteau et une planche en bois, et il commença, comme elle, à couper les longs fils poisseux des herbes marines qui servaient de légumes.

Les repas étaient copieux et To Fo, son maître, semblait perdre graduellement sa méfiance contre un homme qui travaillait sans demander la moindre rémunération en espèces. Toutefois, Bolling était toujours gardé par cette femme. Quand la nuit s'avancait, à l'heure où la lune, dorée comme un gâteau de miel, dépassait la pointe des bambous au-dessus de la cour de la cuisine, la commère fermait la cuisine, le travail était terminé. Rassasié et parasseux, Bolling faisait un petit tour au port ; il y rencontra d'autres matelots, se renseignait sur les bateaux ; mais, à part cela, il ne connaissait guère de distraction, car il n'avait pas un sou vaillant à offrir aux danseuses. Il s'étonnait lui-même de retourner constamment chez To Fo et de ne pas rendre visite aux capitaines pour trouver une place sur un bâtiment. Après tout, il pouvait quitter To Fo quand il le voudrait ; mais chaque jour, il revenait. Il pouvait manger ce qu'il dési-



rait. Ni la femme, ni le Chinois n'enfermaient les assiettes devant son nez. Par gratitude, Bolling inventa de nouveaux mets qui valurent une certaine renommée au restaurant. Les gâteaux de riz n'étaient plus uniquement roulés dans le sucre et frits ensuite ; avec du miel, de la cannelle et des jaunes d'œufs, il fit une pâte dans laquelle il trempait les boules de riz jusqu'à ce qu'elles en fussent tout imbibées. Ensuite, il les passait à la poêle et on les servait aussitôt aux clients. Parfois, il les fourrait de viande cuite, y mêlait de la chair crue et des piments, les trempait dans l'huile, les faisait frire jusqu'à ce qu'elles devinssent dures et brunes ; et pour les retirer, il attendait que le jus de la viande eût pénétré le riz sans qu'une goutte en fût perdue.



CES expériences l'occupèrent jusqu'au jour où advint le malheur. La cuisine venait d'être fermée, et, comme tous les soirs, il était allé se promener le long du fleuve ; puis il s'était arrêté devant une maison où retentissait le son aigu du luth chinois et des tambourins. Quand le rideau qui masquait la porte se levait, pour laisser pénétrer ou sortir un client, il pouvait apercevoir les minces silhouettes brunes des danseuses indigènes. Dégoûté de son existence, il rentra chez lui. Dès demain, il prierait cette tête jaune de lui donner des sous, sinon, il s'en irait. Il ne dormait peut-être pas encore, ce Chinois ! Bolling voulait, comme tous les autres, entrer dans cet établissement, et s'enivrer du spectacle, jeter une poignée de monnaie aux musiciens accroupis sur le sol, occupés à leur tam-tam. Il voyait les belles filles s'approcher, appétées comme des tourterelles.

Il retourna donc à son restaurant. L'établissement était fermé. Personne dans la cour ; rien que la pleine lune qui était bêtement sa face d'or, et les cochons qui couinaient parfois d'un ton aigu. Le Chinois n'était pas là. Le maître-coq, planté dans la cour, se demandait s'il ne devait pas heurter la maison du poing jusqu'à l'apparition de To Fo. Le clair de lune rayonnait, si intense, que Bolling en était aveuglé. Dans sa mauvaise humeur, l'homme eut soudain une autre idée. Il ouvrit la porte de la porcherie et poussa les animaux étonnés dans la cour. Ils se secouaient sous cette lumière inattendue, grognaien, reniflaient et commençaient à fouiller les ordures. Notre homme n'avait pas voulu cela. Il s'arma donc de la perche de bambou qui servait d'habitude à pousser les cochons dans la porcherie, se tint au milieu de la cour et, baigné des rayons argentés, il fit partir les bêtes au galop, les stimulant à coups de bâtons, et maudissant



le sort qui l'avait fait cuisinier d'un Chinois avare.

Au beau milieu du vacarme, des porcs qui hurlaient, du cuisinier qui



sacrait, une porte s'ouvrit dans l'enclos et quelqu'un apparut. Bolling ne vit l'arrivant qu'au moment où les animaux s'approchaient de ce dernier, comme pour chercher une protection. Il s'arrêta de jurer comme s'il avait aperçu un spectre. Ce n'était que le Chinois à la longue moustache pendante et qui le regardait de ses yeux fixes et bridés. Mais ce qui calma la rage de Bolling, ce fut la mise extraordinaire de To Fo. D'habitude, le Céleste portait une blouse bleue, grasseuse. Maintenant, il arborait une robe magnifique de couleur or et dont les larges manches tombantes étaient bordées de dessins verts. Sur son crâne chauve trônait une sorte de tiare à plusieurs étages, semblable à la coupole d'une pagode minuscule, parée d'or et de perles. Dans sa main, il tenait un long sabre, mince et courbé.

Le cuisinier oublia sa colère. To Fo, en agitant son arme, ramena les cochons dans la porcherie, et sans mot dire, il disparut, silencieux, dans la haie de bambous. Quelques instants après, la cour avait retrouvé le calme, et Bolling devait tousser et cracher plusieurs fois pour se persuader qu'il n'avait pas rêvé.

SA curiosité était excitée. Qu'est-ce que ce maigre Fils du Ciel, paré comme le cuisinier d'un empereur, pouvait bien dérober aux regards ? Gardait-il un trésor ? Dansait-il devant la pleine lune ? Bolling se faufila à pas de loup. Il poussa la porte par laquelle avait disparu le Chinois et qu'il n'avait pas remarquée jusqu'ici ; il ne vit, tout d'abord, que les ombres épaisse des bosquets de bambous. Sans bruit, il se cacha et il s'aperçut qu'il était dans une seconde cour, plus vaste que la première. Lentement, il avança le long des buissons et arriva à la ligne lumineuse que la lune dessinait sur le fond sombre des arbres. On eut en vain cherché la trace d'une vie humaine. Le sol était dur à force d'avoir été piétiné ; mais il n'y avait personne. Quand les yeux du cuisinier se furent habitués à la blanche clarté, il découvrit que l'aire était, à son tour, entourée d'une haie de bambous ; il vit quelque chose de brillant et qu'il était bien en peine de définir. Il se demandait comment il pourrait approcher sans traverser tout cet espace désert, quand il percut des sons aigus, étrangement semblables à ceux qu'il avait entendus à la maison de thé où il aurait tant voulu retourner. Sa curiosité s'accrut davantage. La lune déclinait lentement et le cuisinier remarqua, dans la cour, le long de la haie, l'ourlet étroit et noir qu'elle traçait. En le suivant, il pourrait, peut-être, arriver sans être vu, tout près de ces sons limpides qui le séduisaient.

L'ombre portée n'était pas encore assez étendue pour dissimuler le cuisinier gaillard, mais il s'approchait de plus en plus de la chose brillante comme l'or, et la musique s'entendait de mieux en mieux. En fin de compte, il se trouva devant une maisonnette ronde, en bambous dorés, avec un petit toit rouge. Une douce lumière éclairait les petites fenêtres ; le luth s'était tu ; seulement, on bougeait à l'intérieur, de petites sonnettes pendues aux fenêtres et à la porte faisaient entendre leur son argentin. Le cuisinier comprit qui son maître avait installé là. C'était, sans doute, une de ces filles minces et brunes, qui jouent du luth, dansent, s'installent sur de bas tabourets, tremper des dattes dans de l'eau sucrée et jettent tendrement le noyaux sur les genoux de leurs clients favoris. Bolling, une fois de plus, hésitait sur la conduite à tenir, se demandant s'il devait imiter l'homme ivre et se laisser tomber de tout son poids contre la maisonnette, ou s'il devait pousser les cochons jusqu'à cet endroit-là, lorsque la cage dorée s'ouvrit et To Fo apparut, son sabre à la main. Il se promenait en pleine lumière et ne semblait pas voir son cuisinier. Tel le gardien d'un temple, il tenait son sabre sur l'épaule ; sur sa tête, la pagode penchait légèrement de côté et, derrière lui, marchait une ombre d'une grâce extrême. Ils allèrent ainsi, l'une suivant l'autre, jusqu'à la cour. Là, le Chinois s'arrêta, abaissa son sabre en désignant la cage dorée, et continua d'un pas solennel, jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les bambous.

On entendit la porte se fermer lentement. L'ombre légère retourna vers la maisonnette.

Bolling, qui avait pourtant envie de se faire voir, eut soudain peur que la femme se prît à crier. Il se tint aussi muet et immobile que le clair de lune. L'ombre disparut dans la maisonnette, mais la lumière ne s'éteignit pas. Le luth se mit à égrener à nouveau ses sons harmonieux. Le cuisinier s'approcha de la cage, plus près encore, mais la fenêtre était tendue de papier huilé et il ne put rien voir. Il se mit à coasser comme il l'avait entendu des grenouilles. Le luth résonnait toujours. Il siffla entre ses dents, comme les oiseaux le lui avaient appris. Le son aigu du luth restait toujours le même. Finalement, il se demanda pourquoi, après tout, il ne plairait pas, lui aussi, à cet oiselet en cage qui, à l'ordinaire, devait se contenter d'un vieux Chinois. Il chercha de petites pierres, qu'il lança sur les tuiles rouges du toit. A la troisième, le luth se tut. Quand il eut jeté la quatrième et la cinquième, le papier de la fenêtre se souleva légèrement et il vit voir des yeux bridés, dans une figure chiffonnée, qui scrutaient la cour.

Bolling, dans l'ombre, ne bougeait pas. Mais quand le visage eut disparu, il jeta la sixième et la septième pierre. Il entendit un bruit, comme celui d'un oiseau qui s'envole, et un petit cri. Puis il se tut pour écouter ce que l'oiseau faisait maintenant. Il perçut la porte qui s'ouvrait silencieusement, et il imagina que la jeune joueuse de luth croyait, maintenant, à quelque génie frappant à sa porte. Pour dissiper ce soupçon et avoir la fille toute à lui, il esquissa un pas vers la porte, mais l'huis se ferma en claquant, et il entendit pousser le verrou. Il avait maintenant peur de l'entendre appeler, et il chercha un expédient pour en sortir.

Mais tout était redevenu tranquille. Il crut que c'était pour lui un avan-

tage. Il essaya de chuchoter les quelques mots qu'il avait entendus dans la cuisine. Ils ne signifiaient que viande, eau, sel, gingembre, mais la jeune fille comprendrait, au moins, qu'il était un être humain. L'amant frappa donc tout doucement à la porte de la maisonnette ; c'est un signal qu'on comprend dans toutes les langues. Rien ne survint, pas même un cri. Il crut seulement voir des yeux sombres qui l'épiaient à travers un interstice de la paroi de bambous. Il se mit à genoux, croisa les bras sur la poitrine et s'inclina plusieurs fois. Puis, il se releva rapidement, se secoua et rit avec son franc naturel. Mais toutes ces démonstrations ne touchèrent point l'inconnue. Elle ne tira pas le verrou.

LE maître-coq, s'impatientant, eut recours à un dernier expédient. De ses épaules, il s'arc-bouta contre la porte pour briser le loquet. La joueuse de luth ne criait toujours pas. Bien au contraire, il se produisit quelque chose d'inattendu. Les stipes de bambous s'écartèrent derrière la porte et une main apparut. Le cuisinier s'en empara aussitôt. Elle était douce et petite comme celle d'un tout jeune enfant. Il l'attira vers lui, mais c'est alors que la femme commença à gémir doucement ; cependant, Bolling se modéra, abandonna la main et recommença à vouloir forcer la porte. La main réapparut aussitôt. Pour tenir au moins quelque chose, Bolling la saisit. Mais dès qu'il l'abandonnait et tentait de

briser le verrou, la gracieuse ombre commençait à crier pour s'arrêter dès qu'il se contentait de sa main. Il était donc comme un poisson pris à l'appât, mais on ne l'avait pas encore amené à terre.

Finalement, il se dit que la belle personne pouvait craindre To Fo et qu'elle le voyait, lui, pour la première fois. Il abandonna définitivement la main et se retira dans l'ombre de la clôture. Le luth recommença aussitôt son chant comme pour le railler ; mais il ne renouvela pas le jeu, il crut arriver à ses fins, mieux avec la patience qu'avec la force. Il reprit donc son service chez le Chinois, il continua à frire ces gâteaux de riz qui maintenaient la réputation de To Fo dans tout le quartier ; mais la nuit, dès que son maître avait quitté la cage de l'oiseau, il se faufilait à son tour auprès de la brune fille, mais elle ne lui laissait jamais rien de plus que sa main, cette main que Bolling remplissait maintenant de croquettes délicieuses de viande, qu'il avait secrètement réservées pour elle ; il l'entendait les manger en claquant légèrement de la langue ; mais ce chemin pour arriver au cœur de la jeune femme lui semblait également très pénible. Il avait beau lui apporter ses plus fins gâteaux et des pâtisseries au miel et à la canelle, elle tirait le verrou chaque jour un peu plus. Finalement, affolé, il se jeta de tout son poids contre la faible porte ; la maisonnette en fut secouée, toutes les sonnettes retentirent et la belle poussa des cris aigus. La porte tomba, et il trébucha ; la joueuse de luth s'enfuit dans le coin le plus sombre de la pièce, tira un drap sur son visage et éteint la lumière. Quand, à moitié confus, il se remit debout, il aperçut To Fo qui agitait son sabre en l'air. Furieux, Bolling voulait se précipiter sur lui, mais sur un cri du maître fantôme, cinq domestiques armés de lourdes matraques de bambous se jetèrent sur le maître-coq. Le Chinois

les retint ; mais, devant cette supériorité numérique, le cuisinier n'eut plus qu'à battre en retraite. Il s'inclina, mais en jurant si violemment, que tous les chiens du voisinage vinrent mêler leurs voix au concert. To Fo et les domestiques l'accompagnèrent. Le portail de la maison était fermé, le cuisinier se retira dans sa chambre et entendit les domestiques qui s'installaient devant sa porte. Bolling décida de rester chez le Chinois jusqu'à ce qu'il eût arraché quelques plumes à cette sorcière brune qui s'était jouée de lui.

On ne lui fit rien de plus. To Fo ne voulait pas se priver de ce cuisinier à bon marché ; Bolling ne voulait pas s'en aller avant d'avoir caressé, de ses rudes poings, la douce main de la suave créature. On ne le surveillait pas. Un jour, en s'approchant de la maisonnette dorée, il s'aperçut qu'elle avait été réparée et entendit le luth résonner comme autrefois. Un autre soir, il s'approcha même de la porte ; mais il ne sut comment s'emparer de l'oiseau sans employer la force. Peut-être suffirait-il de quelques coups de pied pour détruire la cage toute entière et il pourrait s'échapper par-dessus la haie. Il réfléchissait encore, quand le Chinois parut soudain devant lui. Pourtant, il y avait un bout de temps qu'il l'avait vu quitter la cour. Cette fois, To Fo était seul, il n'avait même pas son sabre ridicule. Il toucha le cuisinier de ses griffes et le fit sortir. Bolling suivit son maître comme un écolier en faute. Dans la cour de la cuisine, To Fo congédia son cuisinier d'une révérence appliquée.

Le lendemain, Bolling s'aperçut qu'il était désormais strictement surveillé ; il avait toujours deux ou trois Siamois souriants à ses côtés. S'il voulait quitter la cour, tous les domestiques s'assemblaient devant la porte sur un coup de sifflet de ses gardiens et, avec des gestes féroces, on le forçait au retour. Personne ne le molestait, mais il voyait les épées plates cachées sous les chemises. Vers midi, To Fo vint lui-même à la cuisine et examina son cuisinier de ses yeux de rat. Bolling se demandait s'il ne devait pas, tout au moins, tuer le Chinois d'un coup de poing, quand To Fo s'approcha tout près de lui, prit le couteau tranchant qui servait à couper la viande, indiqua la direction de sa pagode d'amour, sous les bambous, et d'un geste rapide, si rapide que Bolling n'eut même pas le temps de se reculer, il lui posa la lame près du cou. Le cuisinier crut sentir sur sa peau le froid de l'acier. C'était clair. Doucement, To Fo déposa l'arme et quitta la cuisine. La grosse commère riait parce que le visage rouge de Bolling avait perdu toutes ses couleurs.

Le maître-coq était prisonnier. Chacun de ses pas était épier. Sa colère passa bien vite. Il ne vit aucun moyen de se sauver. La cour de la cuisine était uniquement fréquentée par les gens de la maison. S'il avait crié pendant que les clients étaient au restaurant, toutes ces peaux cuivrées se seraient aussitôt jetées sur lui et To Fo aurait raconté qu'on venait d'égorger un porc.

ASSIS dans la cour, plongé dans ses funestes réflexions, il regardait les cochons fouiller les ordures. Il eut soudain envie de manger des saucisses, ce qu'il n'avait pas fait depuis bien longtemps ; et comme il avait toujours carte blanche dès qu'il s'agissait de son métier de cuisinier, il choisit un jeune animal, bien gras, qu'il tua peu après. Il le saigna, nettoya les

boyaux, mit une grande marmite d'eau à bouillir, hacha la viande et coupa du lard en tranches, épica, bourra les tripes et les fit bouillir dans la marmite. Le Chinois, qui venait à la cuisine, s'étonna de ce que faisait Bolling ; mais comme il soupçonnait un nouveau plat à succès, il le laissa faire. Quand les saucisses furent prêtes, le cuisinier en prit une bonne part et les assaisonna. Les boyaux les plus étroits étaient fourrés de viande crue finement assaisonnée ; il les fit frire à la poêle jusqu'à ce qu'ils devinssent bruns et croquants de tous côtés. Il en mangea une bonne douzaine comme s'il eût voulu louer son chef-d'œuvre.

To Fo regardait. La cuisine se remplit de plus en plus de l'odeur des saucisses. Le Chinois s'assura que la nouveauté plairait à sa clientèle. Très satisfait de l'expérience, il posa un nouveau chapelet de saucisses dans la poêle, et les tourna très habilement avec deux baguettes à riz. Chargé du plat fumant, il se rendit auprès de ses pratiques et le nouveau mets fut trouvé si succulent que le cri d'agonie des cochons ne cessa guère, les jours suivants, dans la cour du restaurant.

Mais, malgré cela, le cuisinier n'en restait pas moins prisonnier. Bien au contraire, To Fo le fit surveiller de plus près encore, car il craignait davantage maintenant, la perte d'une telle perle. Bolling était un homme très robuste. Il se consola en fabriquant des saucisses. Les saucisses chaudes étaient les plus demandées. Tout cela dura assez longtemps, jusqu'au jour où un homme parut devant le restaurant des deux idoles. Il arborait à la main une lance où pendait un étendard de soie verte. Ses attributs indiquaient un courrier du maréchal du palais impérial de Siam. To Fo eut peur tout

d'abord. Il avait plus d'une fois trompé le fisc en passant de fausses pièces d'argent ; mais son angoisse s'accrut quand, au nom de l'empereur, le messager lui demanda de lui céder son cuisinier. Les plats extraordinaires et succulents, que Bolling confectionnait, avaient excité la curiosité de Sa Majesté. Pas moyen de résister à cela. Le maître-coq, à sa profonde stupéfaction, dut accompagner l'homme à la lance, et le Chinois prit congé de lui par une profonde révérence.

Les saucisses qu'il fabriquait au palais impérial ravirent l'empereur qui, au bout de très peu de temps, eut le désir de voir d'un peu plus près ce mer-

le cuisinier avec une telle attention que les courtisans en oublièrent de compter les minutes que Sa Majesté voulait bien accorder à un si menu personnage. L'empereur daigna converser avec Bolling. Un interprète traduisait solennellement. Le maître-coq se mit à raconter l'histoire de la maisonnette de bambou et de la main qui s'offrait. Sa Majesté se divertissait énormément. Elle promit à son cuisinier de lui faire voir bientôt plus que les doigts de la personne. Quelques temps après, le cuisinier fut prié de choisir une nuit pour surprendre le Chinois. Bolling, accompagné par quelques hommes de la garde du corps du souverain, fut transporté dans une litière.

d'un geste suppliant, lui tendait ses mains minuscules et délicates. C'était la grosse femme avec qui, dans



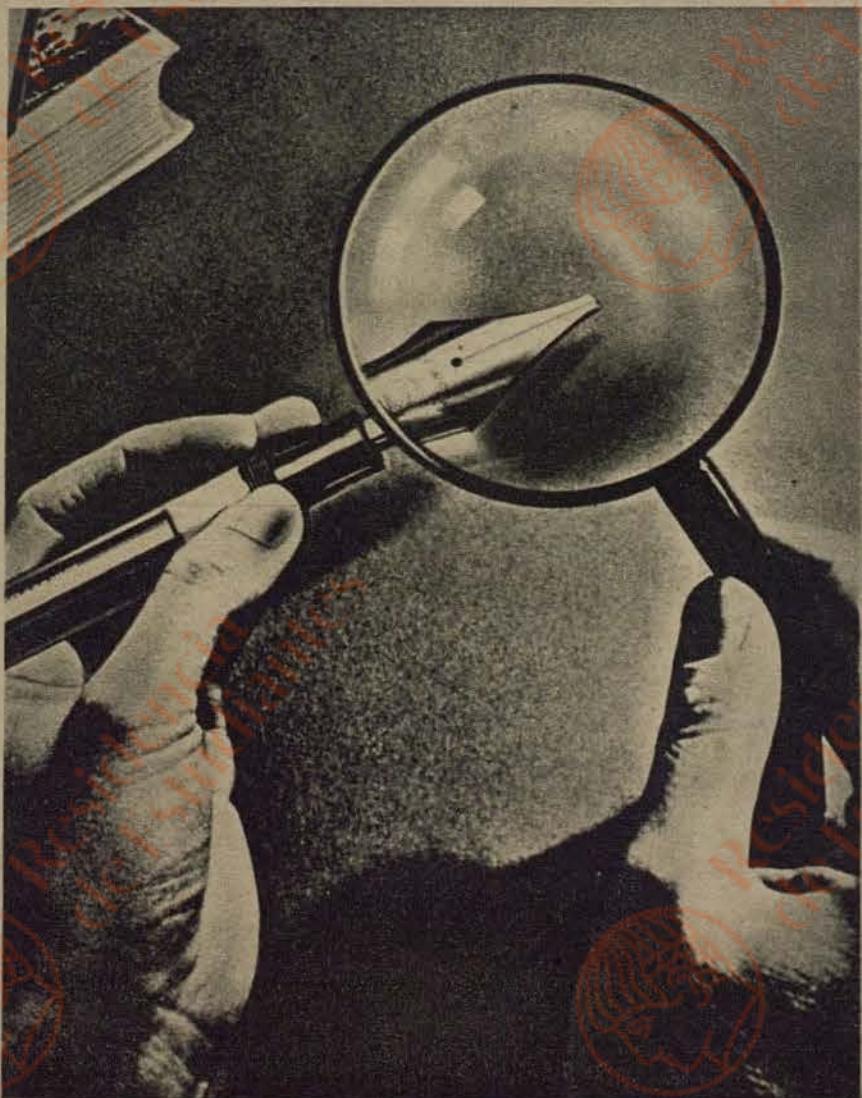
la cuisine, il avait si souvent dé coupé la viande et les algues. De sa jeunesse, elle n'avait gardé que ses mains gracieuses. La maligne s'était fait nourrir des boulettes savoureuses que le maître-coq lui apportait, feignant de dérober aux regards de Bolling une beauté unique au monde. A l'étonnement de la garde, le cuisinier quitta la cour, seul, dans sa litière. Les chiens, un moment encore, continuèrent à aboyer ; puis le grand silence se rétablit. Mais le Chinois To Fo comptait sur ses maigres doigts les frais qu'il aurait à faire pour reconstruire la barrière abattue jusqu'à ce qu'elle pût, à nouveau, enfermer le trésor devant lequel, de nombreuses nuits, il avait répété la cérémonie solennelle, la visite que rend le Fils du Ciel à sa première épouse.

Dessins: A. G. Niesen



veilleux cuisinier ; et il fit mander Bolling en audience. Notre homme entra dans la salle du trône, pénétré du sentiment de sa maîtrise ; et il ne fut même pas surpris quand on tira le rideau rouge, brodé de lions d'or, qui masquait l'empereur. Le souverain contempla

BOLLING choisit le plus court chemin pour atteindre son bonheur. L'enclos qui entourait la maison de sa récalcitrante amante attenait à un champ. Il s'y fit mener et commanda à la garde d'abattre tout simplement la clôture. Puis, dans cette cour où il avait été si malheureux, il fit sonner tous les cors. Au tumulte de cette fanfare qui faisait trembler tout le quartier, il se déclara encore une fois. La cage dorée, au toit rouge, brillait dans une douce lumière. La lune était resplendissante comme la première nuit. Mais le luth s'était tu au fracas de son arrivée. La porte qu'il avait toujours connue fermée, était ouverte aujourd'hui. Ce que Bolling aperçut tout d'abord, ce fut le Chinois dans son vêtement pompeux. Il s'était écroulé, entraînant avec lui son sabre et la haute pagode de sa coiffure, qui gisaient à terre à quelques pas. Puis il vit la chambrette, remplie d'une immense personne qui,



**Brillante et
souple**

la plume

Kaweco
glissera, légère, sur votre papier

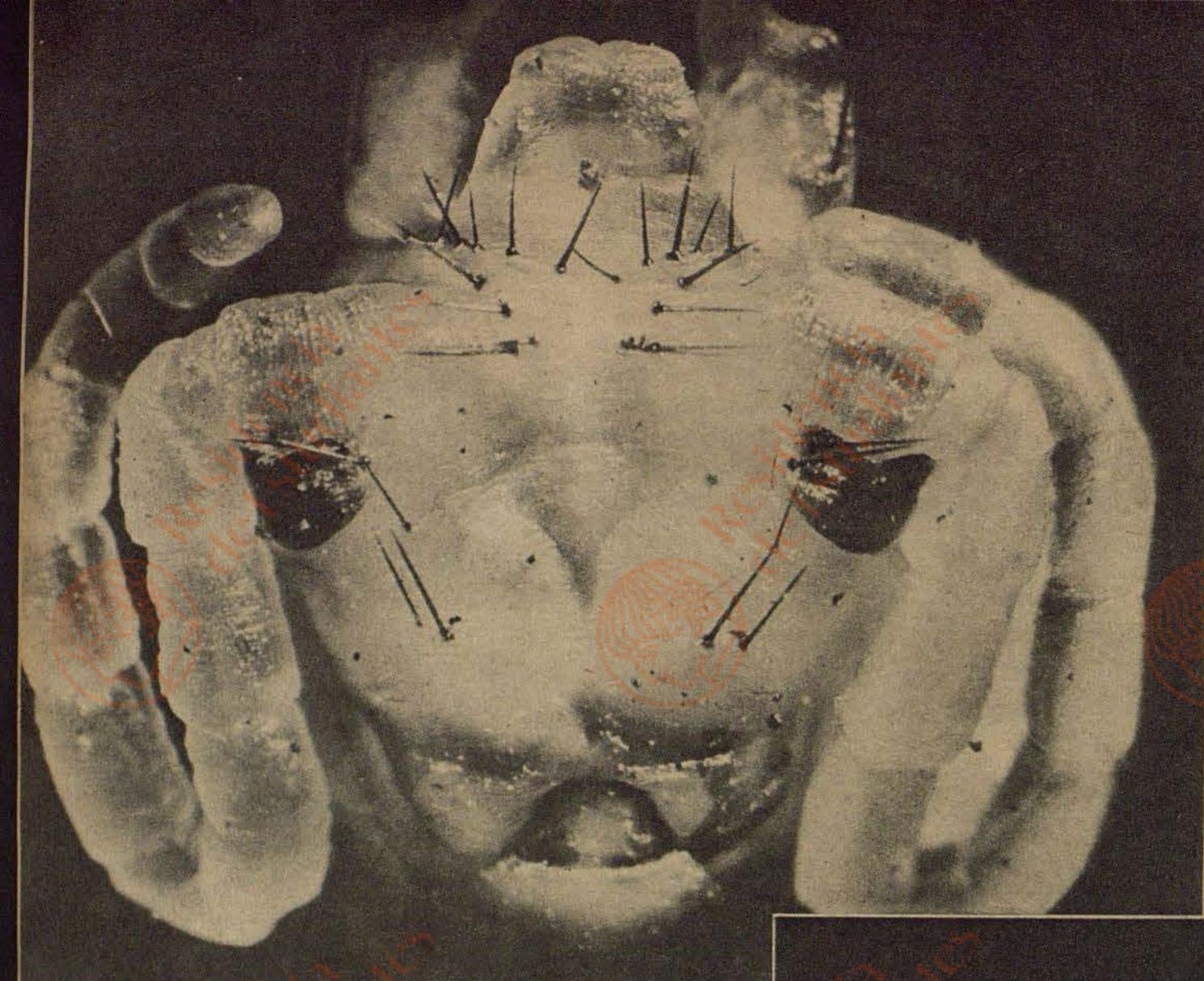
Dans toutes les bonnes maisons, nos représentants se feront un plaisir de vous présenter les créations modernes de Kaweco

Animaux sans «ombrelle»

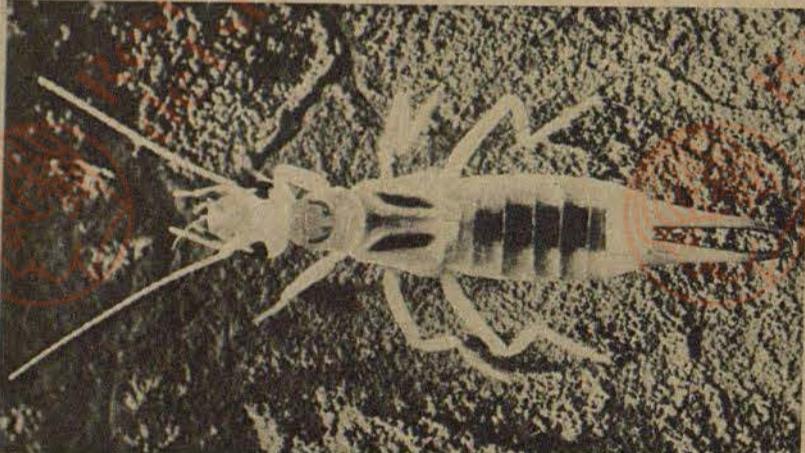
La plupart des insectes, pendant les premiers jours de leur existence, sont incolores et transparents comme du verre. Si nous examinons une abeille à l'état larvaire, on ne distingue presque rien de la parure jaune-marron qu'elle arborera plus tard. Pourquoi ne montre-t-elle pas son vêtement de couleur en venant au monde ? Elle n'a pas encore besoin de la protection d'un pigment épidermique. Sa cuirasse ne prendra sa teinte qu'au moment où l'insecte commencera à vivre à la lumière. Le soleil est l'agent de cette métamorphose chimique. Il colore la chitine de la jeune abeille qu'il protège efficacement contre le danger de ses propres rayons.

Cliché: Dr. Croy

MADÉMOISELLE ABEILLE EST PRESQUE PRÉTE. Jusqu'à ce que la nymphe soit transformée en insecte parfait, l'abeille vit dans le sombre alvéole d'une ruche. L'abeille après sa dernière métamorphose présente toujours une couleur laiteuse, mais la cuirasse pigmentaire se formera vite et l'insecte pourra affronter la lumière du soleil



UNE CUIRASSE INCOLORE. Cet être indéfinissable, en verre, deviendra un jour capricorne d'un brun-noir. Incolore, comme il est maintenant, il ne pourrait pas encore s'aventurer au soleil. Sa carapace de chitine ne contient pas suffisamment de matières pigmentaires pour constituer une cuirasse protectrice

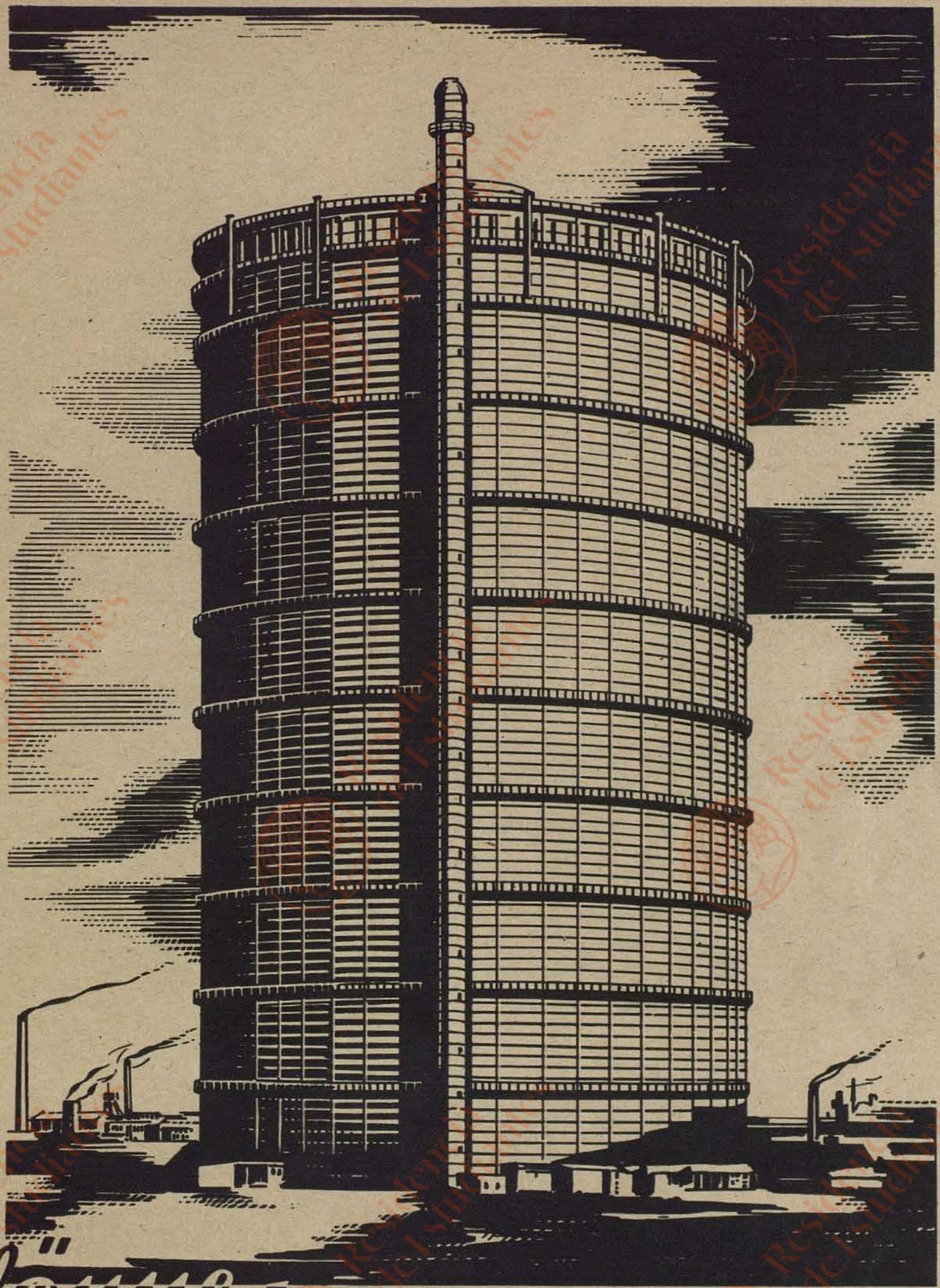


ON LA DIRAIT SORTIE DE LA CANNE DU SOUFFLEUR DE VERRE. Cette larve devenue un perce-oreille, s'achemine vers la lumière. Sous l'influence du soleil son épiderme prendra graduellement une teinte foncée. Le soleil lui fera une carapace qui la protègera contre le danger de ses propres rayons



PERLES DE VERRE DANS UN NID DE FOURMIS. Pendant leur enfance, les jeunes fourmis ressemblent à des vers. Leur adolescence finie elles prennent la forme d'un œuf





Klönné



Gazomètres secs dans toutes les parties du monde,
entre autres le plus grand et le plus petit.

AUG. KLÖNNÉ-DORTMUND

RICHARD STRAUSS

«Signal» rend visite au grand compositeur allemand

Le tramway longe le parc du Belvédère ; il s'arrête à proximité d'une allée dont une église de brique, deux ou trois palais, portant de vieux noms viennois, et une suite d'hôtels particuliers fin de siècle constituent le décor. A l'arrière-plan, dépassant un long mur, haut de près de deux étages, une maison jaune étend son rectangle. C'est le «châtelet» de Strauss, vous diront les Viennois. Quittant les montagnes de Bavière, le grand compositeur est revenu parmi eux. Richard Strauss a plaisamment baptisé sa propriété son «palais urbain». Il l'a habité de longues années et il y a créé quelques-unes de ses œuvres immortelles. «Salomé», le premier grand succès d'opéra que connut le compositeur, y a vu le jour. L'audace de l'ouvrage enthousiasma et bouleversa ses contemporains.

— Vous trouvez dans ma «Salomé» tout d'abord un exemple de l'atonalité harmonique, disait le maître, devenu depuis des années une des personnalités les plus caractéristiques de la musique allemande.

Richard Strauss nous reçoit dans sa bibliothèque. Sur les rayons s'alignent les gracieux volumes du XVIII^e siècle et les exemplaires luxueux d'époques plus récentes. Le modeste piano du compositeur se tient à l'étroit entre deux armoires pleines de livres.

Pour découvrir l'artiste, il faut examiner de bien près ce vieillard de soixante-dix-sept ans qui, imposant et calme, se lève de son fauteuil. Il tourne vers nous un visage serein, presque immobile, et ses yeux nous scrutent. On dirait plutôt un homme ayant réussi dans la vie, un homme passant désormais ses vieux jours dans un milieu où rayonnent l'art et toutes ses joies. Richard Strauss parle peu. Il ne s'attarde pas à l'étiquette ; mais, de temps à autre, son œil se réjouit à un souvenir, ses lèvres frémissent à une plaisanterie. Oui, «Capricho» ; c'est ainsi que s'intitule sa nouvelle œuvre. On va la représenter en juillet à Munich, sa ville natale. Nous le savions déjà. Richard Strauss et Clemens Krauss, le chef d'orchestre, ont écrit le livret en collaboration. Nous voulons connaître le sujet de l'opéra.

— Théoriquement, une comédie.

C'est la seule réponse de l'homme qui, il y a bien des années, devant l'hostilité du public, à la première d'un de ses ouvrages, n'avait eu que cette phrase très simple :

— Je ne sais pas, moi ; je l'ai bien aimé !

La simplicité de telles réponses, l'assurance de leur ton caractérisent Richard Strauss. Malgré les échecs, porté par ses succès, le grand artiste a atteint plus qu'aucun autre compositeur contemporain une autorité et une célébrité incontestées. Le symphoniste

PHOTO, EN HAUT DE PAGE: Richard Strauss. C'est aujourd'hui, la personnalité la plus en vue de la musique allemande. Wolfgang Drews, collaborateur de «Signal», vient de lui rendre visite à Vienne. A l'Opéra de Dresde, après la représentation de son dernier drame lyrique, «Daphné», le compositeur, entouré de ses interprètes, vient saluer le public



et le dramaturge se sont révélés dans « Elektra », « Ariane à Naxos », « Le Chevalier à la Rose », « Le Bourgeois Gentilhomme », « La Femme sans ombre », « La Femme taciturne », « Arabella » et « Daphné ».

Les chefs d'Etat et les peuples ont décerné au maître des titres honorifiques et des décorations ; tous les grands opéras, dans tous les continents, ont représenté ses drames musicaux et, fréquemment, Strauss a lui-même dirigé ses créations, aussi calme, aussi tranquille qu'il apparaît au cours de notre entretien.

Il ne parle pas de ses succès. Il ne montre ni ses décos, ni ses diplômes. Il n'a pas de ces vanités, il ne prend pas de ces poses qui percent souvent chez l'artiste. Il n'aime pas s'asseoir devant ce piano trop modeste et jouer au compositeur. Dans sa maison, on n'entend pas de musique. Nous conversons avec un simple particulier n'éprouvant pas le besoin de souligner son importance, de présenter son champ d'activité. Bien au contraire, nous avons l'impression que le mur isolant, la demeure de l'allée Jacquin, se dresse plus épais et plus élevé encore autour de l'âme de Richard Strauss.

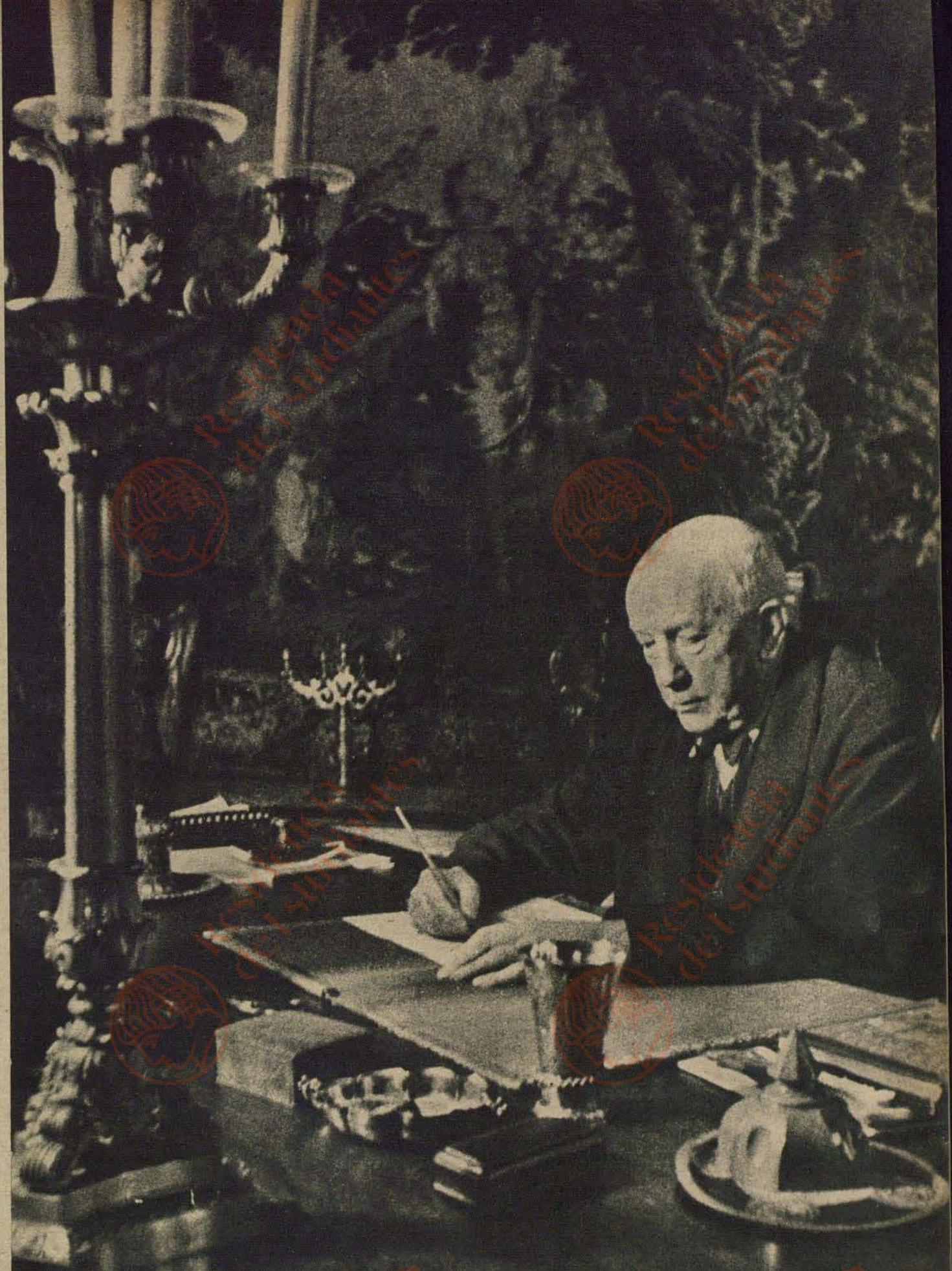
Il est bien difficile de jeter un coup d'œil sur la vie intime de l'homme. Cependant, certaines de ses compositions, telles que « La Vie héroïque », « La Sinfonia domestica », dénotent un sens parfait des réalités. Avec une dé-sinvolture souveraine, Richard Strauss a brodé sur le fond de son œuvre les motifs de situations privées. Il s'attaque aux méchants ; il trace un portrait de la vie de famille. « Intermezzo » n'est-il pas un hymne à la gloire et à l'honneur du « skat », ce beau jeu masculin ? A défaut d'une photographie du compositeur à l'œuvre, nous aurions aimé prendre un cliché du célèbre joueur de skat. Mais Richard Strauss refuse :

— Je suis peut-être plus connu encore comme joueur de skat que comme compositeur.

Du reste, le skat, qui n'est pas originaire de Vienne, fait de plus en plus place au casanier jeu d'échecs.

Si le compositeur est célèbre dans le monde entier, de nombreux journaux ont publié le portrait du joueur de skat. Un jour, à Oberammergau, le village des jeux de la Passion, je l'ai même regardé jouer à travers la fenêtre d'une auberge. Je lui en demande pardon ! Aujourd'hui, nous faisons connaissance du collectionneur d'art, de l'ami des fleurs et des arbres. Ce sont des sujets que Richard Strauss aborde volontiers. Ce n'est toutefois pas encore l'heure des confidences. Il parle peu. Sans hésiter, il nous convie à faire le tour de son bureau, puis de son jardin.

Richard Strauss travaille devant une



LE COMPOSITEUR. Dans une jolie pièce de style Renaissance, Richard Strauss travaille devant son immense bureau. Comme la majorité des grands compositeurs, il transcrit directement ses compositions, sans avoir recours au piano, en notant immédiatement les sons qu'il a conçus

Clichés René Fossag

vaste table Renaissance. Un salon Empire, de grand style, suit son cabinet de travail. Une luxueuse salle à manger Louis XVI fait songer au « Chevalier à la Rose », le gracieux opéra Pompadour qui a contribué à la gloire de notre hôte. Le grand musicien nous conduit devant quelques chefs-d'œuvre de grande valeur, ses préférés : un Rubens, un Tintoret, un Pisano, le buste d'une relique ancienne et une peinture espagnole de « Salomé », se trouvant

face au bureau du créateur de la « Salomé » musicale. De temps à autre, Strauss caresse de la main une petite sculpture chinoise ; parfois, un instant, il s'arrête à un coin de la pièce dont l'harmonie lui semble particulièrement heureuse.

Le « châtelet » de Strauss se trouve dans la partie supérieure du parc du Belvédère. Des parterres, vides de tulipes, sont entourés de petits arbustes verts. Autour de la demeure se dressent de grands arbres. Strauss semble préférer à tous les autres un palière (le peuple l'appelle « arbre du Christ », à cause de ses épines) dont les branches tutélaires s'étendent près de la porte d'entrée.

ESSU YEZ VOS PIEDS S. V. P !... La demeure du musicien, petit musée de trésors artistiques, est tenue avec une netteté sans égale. Un morceau de drap humide est à la disposition des visiteurs pour essuyer, à l'entrée, la semelle de leurs souliers.

La ville de Vienne a fait don au compositeur du terrain où sa maison est située. Elle est reliée directement au parc et au château du Belvédère. Une courte allée traverse le jardin. C'est un jardin botanique, comme on peut le voir aux inscriptions des plaquettes d'émail placées au pied des arbres. Richard Strauss aime à se promener dans les sentes du parc. Il ouvre une petite porte et, bientôt, nous nous trouvons devant la splendide façade du château du Belvédère, le chef-d'œuvre baroque de Johann Lukas von Hildebrand, et où résidait le prince Eugène, le noble chevalier.

Derrière le château, les jardins s'étendent très loin. Notre regard par-





STRAUSS COMPOSE POUR L'EMPIRE DU SOLEIL-LEVANT. Le compositeur remet à l'ambassadeur du Japon la musique solennelle, composée sur demande du gouvernement de Tokio, à l'occasion du 2.600ème anniversaire de la création de l'empire nippon

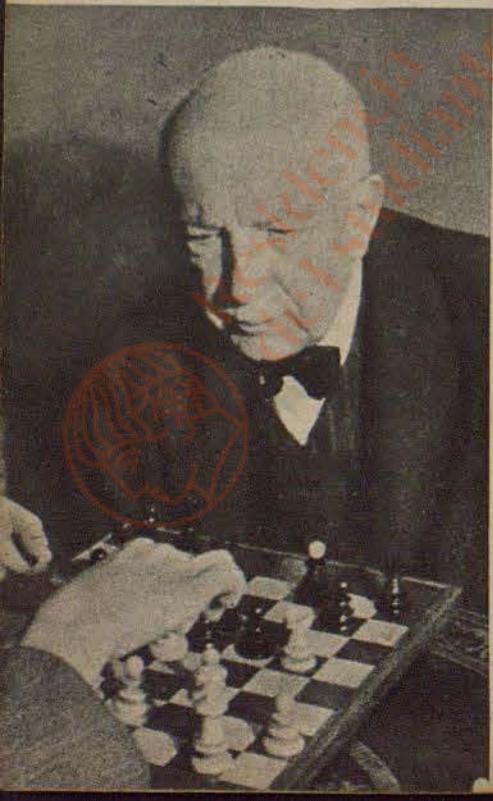
court les toits et les tours de Vienne, la cathédrale de Saint-Etienne, symbole de la cité, voilée par la brume tombant du ciel gris.

A proximité du château, sur le mur d'une petite maison, une plaque est apposée : « Ici mourut Anton Brückner. » Richard Strauss, le compositeur allemand de renommée mondiale, arrête le pas devant la demeure, bien humble aux côtés du pompeux palais. Il nous montre l'indication rappelant aux hommes le souvenir d'Anton Brückner, génie musical.

APRES LE TRAVAIL : aux échecs et à la promenade. Dans le jardin de Richard Strauss, une petite porte ouvre le chemin sur le parc du château du Belvédère



L'ÉCRITURE DE L'ARTISTE : Fragment de la partition du célèbre opéra « Le Chevalier à la Rose ». Le tout dénote la réflexion et la discipline



Rose Droigk commence son entraînement journalier en plongeant ses mains dans la boîte de colophane. Les mains sèches garantissent l'exécution parfaite de toutes les poses acrobatiques.

JOUR PAR JOUR

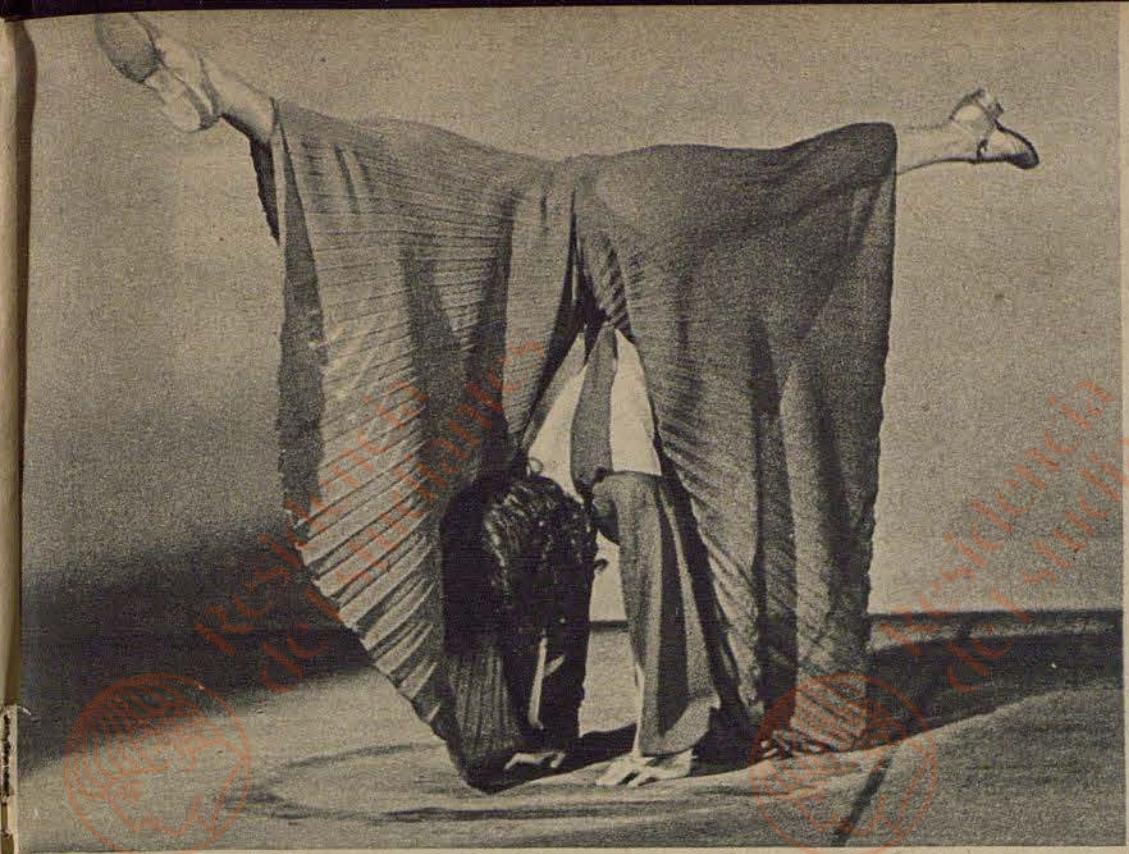
Le dur labeur d'une artiste de music-hall



La jeune danseuse acrobate se sert d'échelles afin d'acquérir l'assurance de l'équilibre. Il faut exécuter le grand écart jusqu'à ce que...



... l'échelle devienne superflue



La combine marche. Le soir, à la lumière des projecteurs, Rose Drogik exécute son numéro malgré sa robe large et encombrante

Beaucoup de numéros sont constamment répétés et sans cesse améliorés. Le saut périlleux, comme le saut de la mort, demandent le maximum de concentration. Le sac oblige l'artiste à rester à la distance nécessaire du sol. Sans cesse on répète et...



Clichés Donderer



...quand le soir, sur la scène, elle exécute son numéro et que les applaudissements déferlent, l'artiste reçoit la plus belle récompense de son pénible travail



EN 21 MINUTES

rivaient sur les lieux, porteurs de torpilles aériennes, cette fois. Les canons antiaériens des cuirassés, dirigés vers le ciel, durent changer de direction et être tournés obliquement, vers l'avant. L'attaque se concentra sur le « Prince of Wales » et les Japonais volaient si bas que les torpilles aériennes purent être lancées juste sur la bonne route et qu'elles purent atteindre exactement la profondeur d'eau qui leur est nécessaire.

Ils volaient même si bas que les observateurs nippons purent apercevoir les visages des marins anglais vêtus de leur uniforme bleu et coiffés de leur casquette blanche (les appareils japonais abattus volaient à une distance de 200 à 500 mètres). Le feu des canons antiaériens auxquels se joignirent dès lors les canons qui crachaient des obus de gros calibre n'empêchèrent cependant pas qu'à 12 h. 10, le « Prince of Wales » fut atteint à bâbord, vers l'arrière, par une torpille venant de l'avion qui avait viré le premier. Une énorme colonne d'eau et de fumée — comme l'ont constaté amis et ennemis — telle un champignon fantastique, s'éleva au-dessus des eaux...

L'artillerie du pont arrière fut atteinte, et le « Prince of Wales », touché seulement par cette torpille, ne put bientôt plus manœuvrer. Il radiographia : « Notre gouvernail est détruit. Etes-vous aussi touché ? » Le « Repulse » répondit : « Jusqu'ici, nous avons pu éviter 19 torpilles ».

C'est à ce moment que commença la seconde attaque par avions lance-torpilles. On ne sait pas encore exactement quand et où les bombes touchèrent les navires. Probablement dans leurs organes vitaux, tuant, en même temps, des hommes d'équipage, et mettant encore et de plus en plus l'artillerie antiaérienne des navires hors de combat.

12 h. 20

Sans interruption, une troisième vague d'avions japonais porte-torpilles s'élança, disposée cette fois en forme de croix, au-dessus du « Prince of Wales ». Le « Repulse », de tous les feux de ses canons, cherche à protéger son voisin qui déjà s'inclinait de 10 degrés à bâbord. A 12 h. 20, le « Prince of Wales » fut atteint simultanément à trois reprises. La première torpille explosa sous le pont-avant du vaisseau, la seconde au milieu et la troisième sous le pont-arrière. L'inclinaison du navire s'accentua et il commença à couler par bâbord. Des groupes de marins s'élançèrent dans la mer.

Toutes les forces d'attaque se tournèrent alors vers le « Repulse », qui fut assailli de tous côtés. Une première torpille atteignit le bateau sous le pont-arrière, une seconde toucha son pont-avant et il reçut encore très probablement une troisième torpille.

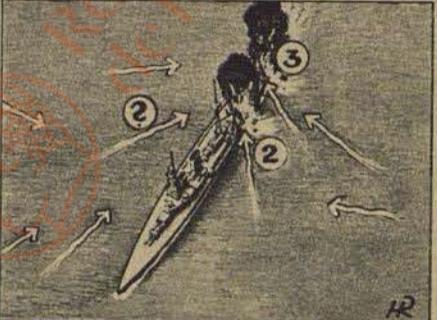
Le « Repulse » sombre

Le « Repulse » coula d'abord. Après de violentes secousses, il s'affaissa sur lui-même. Le capitaine du navire, G. W. Tennant, ordonna, après avoir été touché par la deuxième torpille : « Tous sur le pont ! Sauve qui peut ! » On ne put mettre à l'eau que quelques bateaux de sauvetage. Le navire s'inclina rapidement à 45 degrés, sur le côté, et les matelots se précipitèrent par-dessus bord. Puis la proue se dressa et on vit alors les hommes courir le long du pont incliné. Un instant, le « Repulse » se tint droit comme un cierge, avec sa proue en l'air. A midi 29, il coula, disparaissant dans un énorme tourbillon... Sur les lieux du combat, les morts et les blessés flottaient. Beaucoup de

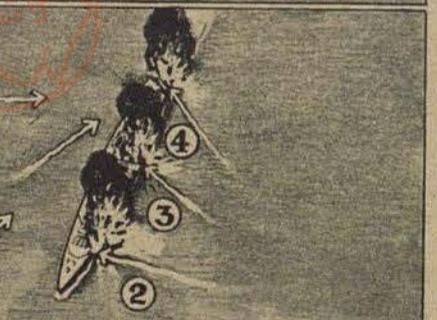
membres de l'équipage qui s'étaient jetés trop tard à l'eau ou bien que l'huile répandue sur l'eau empêchait de nager furent happés par les remous.

Le « Prince of Wales » sombre à son tour

Le « Prince of Wales » coula plus lentement. Il s'inclina, se coucha à bâbord



Le « Repulse » reçoit les premières bombes des appareils bombardiers japonais volant à très haute altitude. Le pont porte-avions est atteint. La bombe traverse aussi l'entre pont et y provoque un incendie. La plupart des canons antiaériens sont, en même temps, mis hors de combat. Quelques minutes plus tard, l'arrière du navire à bâbord est atteint par une torpille, lors de l'attaque par avions porte-torpilles japonais (2). Une autre torpille atteint le pont avant (3). Il est probable que le navire fut touché également par une troisième torpille



Le « Prince of Wales » déjà touché sévèrement par une torpille à l'arrière, lors de la seconde attaque aérienne des Japonais, devient incapable de manœuvrer. (1) Tous ses canons situés dans cette partie sont mis hors de combat. Le navire est atteint par des torpilles à trois endroits distincts : à la proue (2), au milieu (3) et à l'arrière (4). Le « Prince of Wales » s'enfonce de plus en plus dans l'eau. Puis il se renverse et flotte encore pendant un moment, quille en l'air. Bien que touché avant le « Repulse », il est le dernier à disparaître dans les flots. Dessin: Heinisch

et sombra dans un large mouvement giratoire. Un moment, on put nettement apercevoir sa quille rayée de rouge. Enfin, il disparut dans la mer, après s'être agité une dernière fois « comme une énorme bête blessée »...

L'amiral Philipps et le capitaine Leach furent aperçus finalement, alors qu'ils s'élançaient dans l'eau depuis la passerelle. Vingt et une minutes après le « Repulse », le « Prince of Wales » était aussi englouti dans les flots (heure

Suite page 38

L'Europe entière connaît

KHASANA

L'Europe entière apprécie

KHASANA

KHASANA
DULMIN
PERI

aussi bien que toutes les autres créations KHASANA doivent leur haute renommée uniquement à la constance de leurs vertus. Son nom garantissant déjà la qualité, KHASANA vous apporte un succès mérité.



ARTIMA S. P. R. L.
52, Boulevard Charlemagne
BRUXELLES



PORTE-BONHEUR

Toucher au doigt le petit Jésus, au portail du Dôme de Milan, engendre le bonheur. Le lourd vantail est patiné d'une épaisse couche grise brillant à l'endroit poli, au cours des siècles, par les attouchements. Effacé, le visage du Divin Enfant est devenu méconnaissable

Clichés: Wilhelm Voigt

Dans le dallage de la galerie Victor-Emmanuel, à Milan, figure un taureau de mosaïque, symbole de la Ville. Le toucher du talon porte bonheur. Tous les ans, l'ouvrage doit être restauré. Gino Bechi, le jeune baryton de la Scala de Milan, au talent prometteur, tente ici sa chance



Quelle couleur vous paraît la plus foncée : brun ou bleu?

C'est presque traiter un sujet de thèse scientifique que de discuter sur des nuances; et la question s'avère primordiale dès qu'il s'agit de photographies en couleurs. Dans ce cas, il est recommandé de se fier à un posomètre photo-électrique de qualité, semblable à l'appareil encastré dans le CONTAX III 24×36 mm. Il suffit de tourner la bague de mise au point pour obtenir, sans calcul, le temps de pose correspondant exactement au diaphragme choisi ou, inversement, le diaphragme correspondant à un temps de pose donné. C'est pour cette raison que le propriétaire d'un CONTAX III



Les trois éléments du succès : Appareil Zeiss Ikon, Objectif Zeiss, Film Zeiss Ikon!

prend les clichés en couleurs avec la même assurance que s'il s'agissait de photographies en noir. Grâce au posomètre dont est pourvu l'appareil, il obtient toujours des négatifs correctement exposés. Le CONTAX III possède en outre un viseur télemétrique, des objectifs Zeiss interchangeables permettant la luminosité de 1:1.5, un dos amovible facilitant la mise en place du film, et bien d'autres avantages.

Des brochures détaillées sont envoyées sur demande par les établissements Zeiss Ikon AG., Dresden S. 130.

Renseignements sur demande adressée aux représentants de Zeiss Ikon A. G., Dresden.

Pour la France: "Ikonta" S.A.R.L. 18-20, Rue du Faubourg-du-Temple, Paris XI^e - Pour la Suisse: Merk. Bahnhofstr. 57b, Zürich - Pour la Belgique: H. Niéraad, 14, Rue Fraikin, Bruxelles-Schaerbeek.

EN 21 MINUTES

de Singapour). Le seul contre-torpilleur présent recueillit les survivants et un autre apparut sur les lieux quelques heures plus tard.

Les 67.000 tonnes que les avions devaient protéger furent envoyées par le fond par 40 ou 60 appareils nippons. Les pertes japonaises furent minimales. Selon leurs propres informations, ce nombre est de 3 ; selon les nouvelles de source anglaise, de 7. Les armes qui leur assureront une si brillante victoire sont leur courage et leur tactique.

Les différentes phases de la bataille se déroulèrent avec la rapidité et la précision d'une manœuvre, la première attaque par lance-torpilles attirant sur elle le feu violent des batteries anti-aériennes et préparant la première attaque par bombes.

Cette dernière affaiblit la défense en touchant dangereusement l'artillerie et protégea ainsi la seconde attaque par avion lance-torpilles, qui porta au « Prince of Wales » la première atteinte décisive.

La deuxième attaque par lance-torpilles fut suivie de la seconde attaque par bombardiers qui affaiblit à nouveau et davantage la défense antiaérienne des navires. Ce ne fut seulement que lors de la troisième attaque par lance-torpilles que le « Prince of Wales » fut atteint avec plein succès. Dans l'espace de 21 minutes, les deux cuirassés d'escadre étaient coulés.

Un miracle?

L'anéantissement de ces deux puissantes unités de la flotte britannique est un véritable couronnement à l'éclatante victoire remportée par les Japonais à Hawaï et qui coûta à la flotte américaine du Pacifique, cinq cuirassés de l'escadre. Par leur action du 10 décembre, les Japonais s'assurèrent la maîtrise des eaux territoriales s'étendant au sud de la mer de Chine. Leur victoire permit en outre leurs opérations de débarquement et abaisse à une presque égalité par rapport à la puissance navale des trois puissances du Pacte, l'écrasante supériorité de la flotte anglaise et américaine réunies.

Cette bataille apporte en quelque sorte une révolution des combats navals. Mais, en même temps, on doute que ce résultat ait été obtenu au moyen d'armes normales. N'a-t-on pas parlé d'avions chargés de dynamite, d'hommes-bombes, d'hommes-torpilles et d'explosifs extraordinaires ? Il est certain que l'Amérique et l'Angleterre, lors des attaques aéro-navales des Japonais, furent surprises. Elles avaient nettement l'idée (ceci suivant l'opinion exprimée dans le journal technique américain bien connu « Aviation ») que « la vitesse et la force d'action des avions japonais ne pouvaient être comparées à celles des appareils des nations occidentales ». Elles ajoutaient que « les avions nippons dataient de trois ans et que les Japonais n'étaient capables que d'imiter ou de copier ». Les deux foudroyantes victoires remportées par les Japonais sur mer donnent un démenti éclatant à cette assertion...

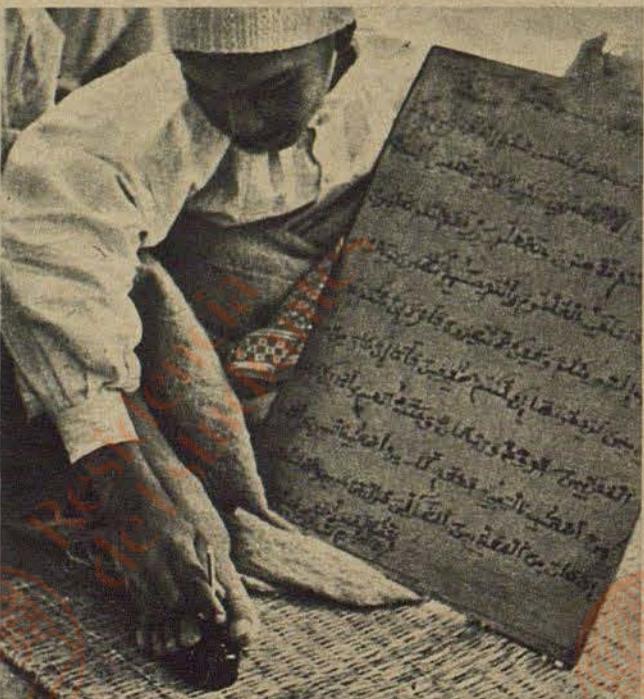
Aux yeux des témoins oculaires — à quelque camp qu'ils appartiennent — il est clair que la victoire de Kuantan n'est due à aucun miracle, mais qu'elle est la résultante de conditions normales, à savoir : formation et entraînement poussés à un haut degré, armes supérieures, tactique parfaite et courage admirable. Les conditions dans lesquelles furent anéantis les navires britanniques peuvent normalement se renouveler.

Enfin, cette splendide victoire aéronavale peut prendre place, désormais, parmi les grands événements historiques.

« Je le sais mieux que cela... ! »

Au nom d'Allah...

Jeunes élèves berbères et arabes à l'école coranique



C'EST PARTOUT LA MEME CHOSE: UN COUP D'OEIL FURTIF SUR LE TRAVAIL DU VOISIN. A l'école coranique les jeunes élèves apprennent tout ce qu'ils doivent connaître dans la vie. Ils payent leur professeur en nature

DES PIEDS ET DES MAINS. Le crayon d'ardoise et l'ardoise elle-même sont inconnus. Pendant la dictée, les élèves écrivent à l'encre sur des grands tableaux de bois. En tenant l'encrier, les orteils participent à la besogne. Clichés Dick







bébé

Deux photos hongroises de Kalman Szöllösy

Le temps sur le continent

Nous avons exposé dans le dernier numéro comment s'est constitué, en Europe, le service météorologique. Au début de cette guerre, provoquée par l'Angleterre, l'Europe était couverte d'un réseau de stations météorologiques dont la densité augmentait sans cesse...

JUSQU'EN septembre 1939, les grands journaux européens publiaient chaque jour une carte météorologique. Celle-ci était accompagnée de brèves indications sur la situation atmosphérique générale et de pronostics pour les vingt-quatre heures suivantes. Cinq ou six fois par jour et jusqu'à minuit, les postes émetteurs européens radiodiffusaient des bulletins météorologiques. A 22 h. 45, le Deutschland-sender interrompait son concert pour transmettre les indications météorologiques à l'usage de la navigation maritime. Il renseignait sur la situation dans la mer du Nord et la Baltique, pronostiquait les tempêtes, mettait en garde contre les brumes qui se formaient et les nuages menaçants. Chaque jour, Rome radiodiffusait une « carte des isobares » pour l'espace méditerranéen. Toute l'Europe jusqu'au Proche-Orient, ainsi que les régions côtières de l'Afrique du Nord, étaient partagées en 144 régions pour le service météorologique de l'aviation : environ 90 postes émetteurs renseignaient deux fois par heure l'aviation sur la situation atmosphérique dans leur région. Ils annonçaient, en outre, les brusques changements de temps qui pouvaient mettre les avions en danger, signalaient les grains, rafales, orages, trombes, brumes, mauvaises visibilités, nuages bas et dangers de gel.

Depuis des dizaines d'années, les météorologues européens sont à l'œuvre pour dépister avec tous les appareils dont ils disposent l'offensive des perturbations atmosphériques, reconnaître leurs voies d'approche, établir le plan de leurs routes. Chaque jour, des aviateurs montent jusqu'à cinq ou six mille mètres sur divers points de l'Europe pour mesurer les températures, la pression atmosphérique, l'intensité du vent d'altitude. Les « sondes radio » se risquent encore plus loin que ces « avions de reconnaissance ». Ces avant-postes pénètrent même au-delà de la stratosphère, à 15, 20, voire à 30 kilomètres, et jusqu'au centre des « bataillons ennemis ». Un petit ballon, auquel sont attachés des instruments spéciaux pour mesures aérologiques, couplés à de minuscules postes émetteurs sur ondes courtes, enregistrent leurs observations qui peuvent être immédiatement utilisées au sol pour juger de la situation atmosphérique.



COMMENT SE DEPLACENT LES CYCLONES. La plupart des perturbations atmosphériques qui influencent le temps en Europe prennent naissance dans l'Atlantique par la brusque rencontre de masses d'air froid et d'air chaud. Elles se dirigent ensuite vers l'est ou le nord-est, suivant la ligne de moindre résistance à la surface du globe, donc les surfaces des mers et le long des plaines basses ; elles prennent surtout la route I, au nord de l'Europe centrale, en direction de l'est. On redoute surtout les cyclones sur la route Vb, qui amènent d'abondantes précipitations atmosphériques sur de vastes régions et peuvent causer des crues dangereuses dans l'est de l'Allemagne

On a réussi depuis longtemps à déterminer les routes suivies par les cyclones au-dessus de l'Europe. Ils suivent les voies de moindre résistance et de moindre friction qu'offrent les mers et les plaines basses. Cependant, on ne peut prévoir à longue échéance la route principale que suivront exactement les perturbations. Celles-ci peuvent, en effet, hésiter à quelque « carrefour » pour enfin changer de voie. Il suffit d'un champ de neige de quelque étendue, d'une surface d'eau, d'une simple élévation de terrain pour détourner de sa marche la perturbation atmosphérique qui apportera la dévastation sur certains points d'Europe que primitivement on n'avait pas prévue.

Visite au poste météorologique d'altitude

Avec le directeur de la station météorologique de la Zugspitze, que l'on appelle à Garmisch-Partenkirchen « Monsieur Météore », nous étions sur

la plate-forme de la tour aux murs de granit : « Voyez, là-bas, le massif du Glockner et sa pyramide de glace ! En ce moment, un de mes collègues est aussi sur la plate-forme de sa tour, sur le Sonnenblick. Regardez de ce côté, le Säntis : un collègue suisse étudie aussi ses appareils. Partout, en ce moment, au Jungfraujoch, sur le pic du Midi, la Schneekoppe, le Brocken, au-dessus des fjords de la Norvège, sur les bateaux-feux et les phares, sur toutes les côtes de l'Europe, les météorologues sont à l'œuvre. A 8 heures, les sans-fils se croisent dans l'éther, les téléphones carillonnent, les météogrammes courrent sur les fils télégraphiques de l'Europe et l'on fait le bilan de la situation atmosphérique. »

La pensée évoque une étrange vision : on imagine tout le continent européen, depuis les mers jusqu'aux Alpes et de celles-ci jusqu'aux côtes d'Afrique du Nord. Partout, des milliers d'hommes sont à leur poste, mesurant, enregis-

trant : ce sont les troupes de reconnaissance du service météorologique de l'Europe...

Puis la vision s'efface et nous nous retrouvons sur la Zugspitze. « Monsieur Météore », penché sur ses thermomètres, prend des notes. Il jette un coup d'œil sur l'hygromètre qui marque le degré d'humidité de l'air, observe l'anémomètre à ailes demi sphériques qui tourne rapidement sous l'effet du vent, accrochant les reflets du soleil sur ses coquilles métalliques. Une boule de verre, comme celle que les cordonniers mettent devant leur lampe, concentre les rayons lumineux qui commencent à marquer un trait brun sur une bande de papier.

Nous descendons dans la salle aménagée au pied de la tour. Le timbre du téléphone retentit. Le météorologue débite à l'appareil une série de chiffres : quatre cent seize... zéro, zéro... zéro, un, neuf, sept, un... vingt-deux, six... zéro, quatre, quatre... sept cent

cinquante-deux, quatre, quatre, sept, zéro, huit... zéro, zéro, cinquante quatre, neuf...

C'était le rapport météorologique chiffré. Chacun de ces chiffres exprime une observation, la transmission comprend vingt-cinq observations et mesures : température, intensité du vent, hauteur des nuages, visibilité, hauteur barométrique, humidité atmosphérique, direction du vent. Chaque jour, la station maritime de Hambourg reçoit cinq cents de ces rapports. C'est avec environ douze mille observations de détail que les météorologues dressent la carte météorologique de l'Europe, véritable travail de mosaïque. En comparant les résultats avec ceux du jour précédent, ils établissent leurs pronostics pour la journée qui vient.

A Bad Hombourg a été créé, entre temps, « l'Institut d'études pour pronostics à longue échéance ». Il publie des bulletins de prévision du temps pour dix jours. Si l'almanach perpétuel avait été réellement établi sur des données scientifiques, s'il offrait le résultat d'observations exactes du temps au cours d'un siècle, il serait beaucoup plus facile de prédire le temps. En effet, les phénomènes atmosphériques qui, à première vue, semblent inopinés, sont cependant soumis à des lois ; mais, pour les connaître, il faudrait pouvoir disposer de renseignements innombrables, recueillis durant des dizaines, voire des centaines d'années. La bibliothèque du Bureau central de météorologie comprend, à elle seule, cinquante mille volumes. On y trouve consignés les travaux de toutes les stations météorologiques, de tous les observatoires, de tous les centres d'études. Pourtant ces renseignements ne suffisent pas pour pénétrer les secrets de l'origine des perturbations atmosphériques, pour savoir exactement le cours qu'elles

prendront et discerner leurs rapports entre elles sur toute la surface du globe.

Le bulletin publié chaque jour par le Service météorologique du Reich comprend trente mille chiffres, soit pour une seule année plus de dix millions de chiffres. Si l'on veut établir avec une certitude suffisante le pronostic du temps pour une période assez étendue, il faut pouvoir faire la comparaison avec des situations atmosphériques analogues dans les décades précédentes, compulsier des millions de chiffres, les analyser, en tirer des conclusions. Cependant le besoin de prévoir le temps pour une période de plus en plus longue se fait impérieusement sentir. L'agriculture, notamment, a appris à reconnaître les excellents services que peut lui rendre le Service météorologique, et elle attend avec impatience qu'il étende la durée de ses pronostics. Le Bureau central de météorologie allait satisfaire ce désir quand les nécessités de la guerre ont mis brusquement fin à ces préparatifs. Le temps est devenu « secret militaire ».

Le « général tempête »

Ce fut une tempête qui, au XVI^e siècle, empêcha la conquête de l'Angleterre et sauva l'île ; elle dispersa les vaisseaux de la puissante Armada espagnole. Si le duc de Médine avait eu un météorologue moderne à bord de son vaisseau amiral, la flotte espagnole eût esquivé l'ouragan et le sort de l'Angleterre eût été scellé. Si, en 1812, Napoléon avait pu avoir un service météorologique bien organisé et adjoindre un météorologue à son état-major, la bataille des Nations, près de Leipzig, n'eût probablement pas été livrée, il n'y aurait pas eu de Congrès de Vienne. Dans toutes les guerres,

à toutes les époques, le temps a favorisé ou paralysé l'avance des troupes : il a fait réussir ou échouer les offensives, il a aidé à gagner les batailles ou a scellé la défaite. Dans la guerre actuelle où toutes les péripeties décisives se déroulent dans l'air, où la bataille du blocus se livre dans l'Atlantique, où l'armée motorisée doit frayer sa voie sur des routes de l'Est souvent impraticables, dans cette guerre des moteurs et des avions, le météorologue est un conseiller indispensable dont le jugement a souvent une portée décisive ; la « météorologie de guerre » est une arme importante pour celui qui en dispose et sait s'en servir.

Actuellement, l'armée allemande peut utiliser des données météorologiques qui lui permettent de connaître les conditions atmosphériques depuis l'Atlantique jusqu'à la Moscova et au Donetz, depuis la mer Blanche jusqu'à la mer Noire, depuis la mer Glaciale jusqu'à la Méditerranée et jusqu'en Afrique. L'Angleterre, par contre, reste prisonnière de son splendide isolement qui, à vrai dire, n'a plus rien de splendide, étant au contraire fort pénible et funeste. Tandis que l'Allemagne est en mesure d'organiser l'avance de ses troupes, ses offensives, ses vols de reconnaissance, les raids de ses bombardiers, le tir de ses canons à longue portée, les attaques de ses vedettes rapides, les expéditions de ses sous-marins, suivant des données météorologiques exactes ; l'Angleterre et sa Royal Air Force opèrent au hasard et se débattent littéralement dans la brume. Quand cette guerre sera terminée, le moment sera venu de décrire et de célébrer les succès remportés par cette nouvelle arme qu'est la météorologie et par ses soldats, les météorologues de guerre.

La Guerre mondiale a indubitable-

ment contribué à créer un service d'aviation européen. La guerre actuelle apportera au monde le bienfait de connaissances météorologiques qui s'y sont développées, un service météorologique organisé jusque dans les plus petits détails, enrichi par les multiples expériences de la guerre et qui permettra de protéger l'Europe contre toute menace venant des airs et contre les tourmentes de l'Ouest.

Les tâches de l'avenir

Les prophètes du temps en Europe et dans le monde entier devront encore travailler de longues années, peut-être des siècles entiers, pour arriver à établir des pronostics pour une période vraiment assez étendue. Il leur faudra poursuivre une foule de travaux de détail des plus minutieux avant d'établir le calendrier du temps pour une année seulement. En effet, si l'on veut prédire le temps dix jours à l'avance, il faut dresser 2.400 cartes, tandis que trois collaborateurs, mathématiciens et météorologues, doivent travailler douze mois entiers pour réunir les données statistiques, faire les calculs nécessaires. Pour établir les pronostics pour une année entière, il faudrait donc qu'un génie, à la fois mathématicien et météorologue, travaille tout un siècle et dresse au bas mot 86.000 cartes du temps, car avec l'extension des pronostics les difficultés croissent à l'infini..

Pourtant on a déjà constaté, sans encore les expliquer, certains rapports entre l'état atmosphérique et la répartition de la pression barométrique sur divers points du globe. Ainsi, il semble que les pluies d'été à Terre-Neuve arrivent en hiver sur les Féroé ; puis, l'hiver suivant, à Berlin. Autre constatation : si l'automne en Argentine — entre mars et mai — est chaud, sec et serein, l'Inde a un été caractérisé

Pelikan

Les usines Pelikan sont réputées pour leurs installations modernes, leur rendement considérable et la perfection de leurs organisations sociales. On y fabrique tout ce qui porte la célèbre marque PELIKAN : stylographes, stylomines, encres à écrire, papiers carbone, encres de Chine, couleurs et autres articles pour le bureau et le dessin. Les articles PELIKAN sont en vente dans toutes les bonnes papeteries.



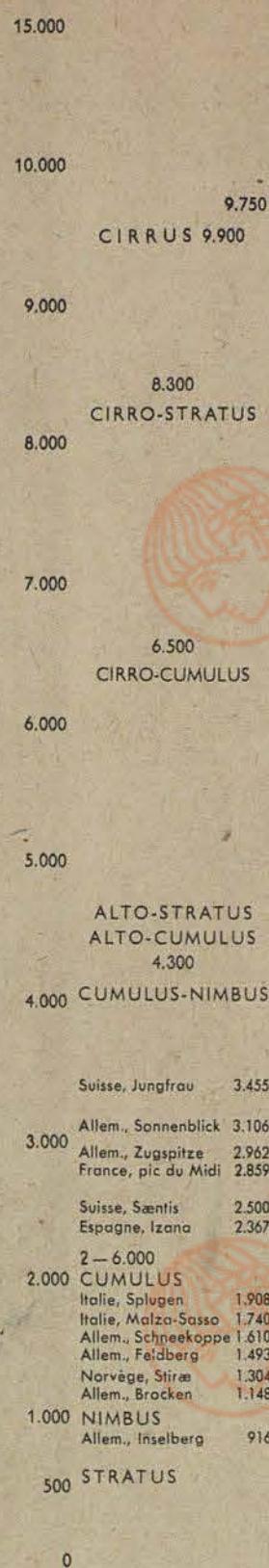
GÜNTHER WAGNER - HANNOVER

par des pluies abondantes et d'exceptionnelles récoltes. Si l'hiver est très rigoureux sur les Aléoutes, dans la mer de Bering, la pression barométrique est extrêmement élevée en janvier à Sidney, où le temps est alors très beau. Si le baromètre monte au Canada en avril, la différence est particulièrement élevée entre les niveaux barométriques sur les Açores et en Islande. Si toutes ces conditions, qui ont certainement certains rapports entre elles, sont réunies, le Japon doit s'attendre à un été particulièrement chaud et la récolte de riz, essentielle pour la vie de la nation, y est assurée. Dès le mois de juin, les météorologues japonais peuvent donc prédire le temps qu'il fera au mois d'août et rendent ainsi d'inappréciables services à l'agriculture et à la vie de toute la nation.

Une des tâches les plus belles et les plus utiles sera, pour les météorologues d'Europe, d'approfondir les rapports entre ces phénomènes, au profit des récoltes sur le continent. De tels pronostics à longue échéance ne sont pas seulement utiles à l'agriculture, au ravitaillement des pays, mais aussi à l'hygiène des peuples européens. On a constaté que certaines maladies « suivent le front du temps ». On a suivi la marche d'une épidémie de grippe en Allemagne et l'on a constaté qu'elle n'atteignait que les régions sur lesquelles s'étendaient le front du mauvais temps.

Les biologistes ont trouvé une explication à ce phénomène. La salive est un agent protecteur de l'organisme. Il neutralise ou extermine les bactéries indésirables dès leur entrée dans le corps. Mais la salive a des effets plus ou moins actifs suivant les conditions atmosphériques. Les bacilles qu'elle contient sont plus ou moins virulents suivant la pression barométrique et atteignent leur maximum d'activité à haute pression atmosphérique. Ce qui semble certain, en tout cas, c'est que certaines bactéries se développent mieux sous certaines conditions atmosphériques, soit sous l'effet d'une chaleur humide, soit sous celui d'une plus ou moins haute pression barométrique. C'est seulement dans les masses d'air polaire ou à haute altitude que toutes les bactéries nuisibles se trouvent neutralisées, liées à des particules solides flottant dans l'air, à des fumées, aux grains de poussière ou de sable que l'on rencontre le plus souvent dans les masses d'air subtropical, mais rarement dans les couches d'air polaire, ou à haute altitude.

Quand médecins, météorologues et biologistes auront uni leurs efforts, mainte découverte profitable sera faite qui permettra à l'humanité de lutter plus efficacement contre ses ennemis, grands et petits. A l'avenir, l'importance de la météorologie pour l'Europe entière consistera non seulement dans la prévision du temps : elle sera au moins aussi précieuse par ce qu'elle pourra nous transmettre de connaissance du passé. Sous la direction active du Bureau central de météorologie, météorologues, climatologues allemands établissent des cartes indiquant pour certaines périodes les quantités de pluie, les variations de température, des cartes montrant les dates extrêmes de la floraison en mai, les dates de la floraison des pommiers, de la récolte du foin et du froment dans les différentes contrées de l'Europe. Sur d'autres cartes, on voit d'un coup d'œil quelle est la productivité du sol pour certaines plantes cultivées. En même temps, les biologistes s'efforcent d'étudier les coutumes et nécessités vitales de ces plantes, depuis le froment jusqu'au tabac, depuis la vigne jusqu'à la pomme de terre. Ils déterminent leurs climats préférés pour qu'elles y prospèrent en joignant aux conditions du sol celle du climat. Et



LES SERVICES MÉTÉOROLOGIQUES DÉTERMINENT SUR PLACE LES CONDITIONS ATMOSPHERIQUES INHERENTES À LA STRATOSPHERE ELLE-MÊME. En 1939, l'Europe avait plus de 1.000 stations météorologiques communiquant plusieurs fois par jour leurs observations à la station centrale. En outre, des aviateurs montaient jusqu'à cinq ou six mille mètres pour recueillir les observations météorologiques. On envoyait aussi jusqu'à la stratosphère des « sondes radio », sortes de petits ballons portant des instruments spéciaux pour les mesures aérologiques; accouplés à un minuscule poste émetteur, ceux-ci communiquaient à la station au sol les résultats enregistrés par les appareils. Le croquis indique aussi les altitudes auxquelles se tiennent généralement les différentes espèces de nuages, depuis le nimbus (nuage pluvieux) et l'altostratus (brumes d'altitude en bandes uniformes), jusqu'au cirrus que l'on rencontre à une altitude de huit à dix mille mètres.

Dessins: Heinisch

déjà, nouvelles sources de prospérité pour l'Europe, les vastes espaces de l'Est attendent l'impulsion qui leur sera donnée.

L'Europe sera plus riche après la guerre. On y apprendra à vivre et l'habitation est une condition essentielle d'une existence mieux comprise. La météorologie a déjà collaboré une fois à établir l'emplacement de nouvelles constructions. Le Schneefernerhaus, l'hôtel qui vient au second rang parmi les stations les plus élevées en Europe, a été construit d'après les conseils du météorologue de la Zugspitze. On avait d'abord projeté de le bâtir sur le plateau, mais après avis du météorologue, on l'a construit sur l'arête qui domine ce plateau. A l'avenir, lorsqu'il s'agira

d'établir de nouvelles colonies ouvrières, de construire de nouvelles habitations, des fabriques, le météorologue se joindra à l'architecte, à l'économiste, à l'ingénieur, à l'hygiéniste.

Les prophètes du temps en Europe auront encore beaucoup à étudier, à réfléchir, pour le bien du continent. Le nouvel aménagement et l'extension de la radio européenne, le développement de la téléphoto pour tout l'espace européen, la télévision mise parfaitement au point, seront autant de progrès techniques dont profiteront l'observation, l'étude et les pronostics du temps.

Peut-être même sera-t-il possible de passer de la défensive à l'offensive et d'arriver à « créer » le temps en Europe. Alors sera réalisé un vieux rêve de

l'humanité. Nous avons déjà les canons paragraphe et d'autres engins pour détourner les orages, efforts souvent vains. N'a-t-on pas même suspecté les ondes de la radio de gâter le temps. Dans des dizaines d'années, ou dans des siècles, les météorologues seront-ils en mesure d'envoyer dans l'éther les ondes de nos désirs ? Ils commanderaient alors aux cyclones qui passent au-dessus de l'Europe, provoqueraient les perturbations qui rafraîchiraient le sol altéré de l'Europe, éventeraient de vents tièdes les champs où sévit la rigueur du gel... Qui sait ! Car la météorologie est une science encore jeune. Ses disciples sont remplis de confiance et d'ardeur.

Ludwig Kapeller

UN CARICATURISTE ET SA DEVISE :

EMERICH
HUBER

«Prenez votre temps....!»

... Pour apprécier à leur valeur
les dessins d'Emmerich Huber

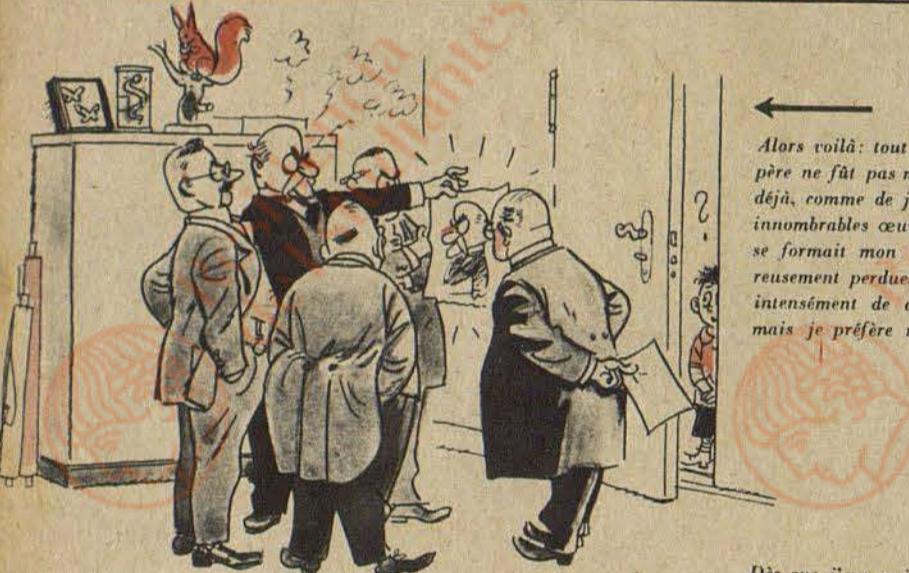
Le soin et l'amour qu'il apporte à signaler les détails sont les qualités les plus rappelantes, les plus caractéristiques de l'humoriste Emmerich Huber. On a souvent dit que le désordre était un effet de l'art, qu'un détail omis donnait son caractère à un ouvrage. Huber lui, nous démontre le contraire. Il ajoute, il complète, il comble ses compositions. Son horreur excessive du vide le pousse à créer sans cesse. Que retire-t-il de tout cela? De longues heures de travail, bien peu de loisirs; un sommeil mesuré; mais un public fidèle, enthousiaste et reconnaissant. Veut-on apprécier Huber à sa juste valeur? Pour examiner un de ses dessins il faut prendre le temps qu'il a mis à les composer. Ce n'est pas dans la plaisanterie que notre dessinateur se plaint; c'est dans l'humour. Que le lecteur se déride, cela ne lui suffit pas; il veut qu'il déborde de joie, qu'il éclate de rire, corps et âme; et il atteint parfaitement son but. Emmerich Huber, rempli d'amour, sourit à la vie; la vie s'entend très bien à le lui rendre. Nous avons prié M. Huber, collaborateur de l'hebdomadaire allemand «Illustrierter Beobachter», de faire, pour les lecteurs de «Signal», une description de sa vie.



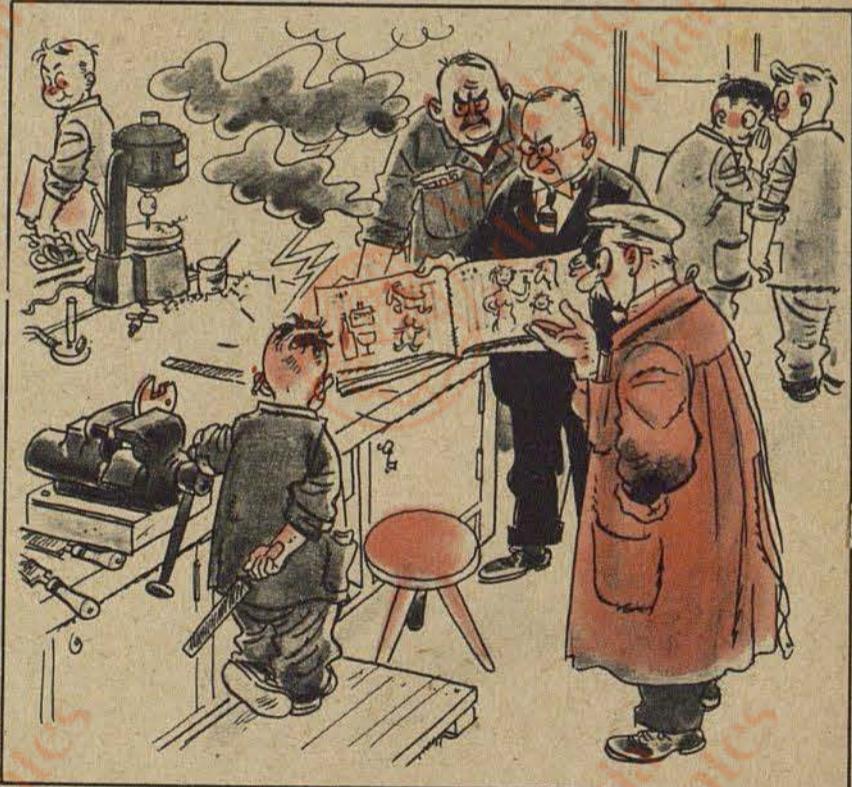
Il est impossible qu'une jeunesse ait été plus heureuse que la mienne. Mon père était quatorze fois millionnaire. Ma mère avait également de la fortune. J'étais leur fils unique. Dès la première enfance, le luxe ambiant me permit de m'abandonner à mes goûts artistiques. A l'âge de quatre ans, le 6 mai 1907, des pirates m'enlevèrent...



La très honorable rédaction, l'air menaçant, me fait remarquer que je dois raconter la vérité. Je vais donc reprendre dès le début. Dommage! J'étais si satisfait de mon commencement...



Alors voilà: tout petit, et bien que mon père ne fût pas millionnaire, je faisais déjà, comme de juste, des dessins. Les innombrables œuvres de cette époque où se formait mon talent ont été malheureusement perdues. A l'école, j'essayais intensément de développer mes dons, mais je préfère ne pas trop en parler

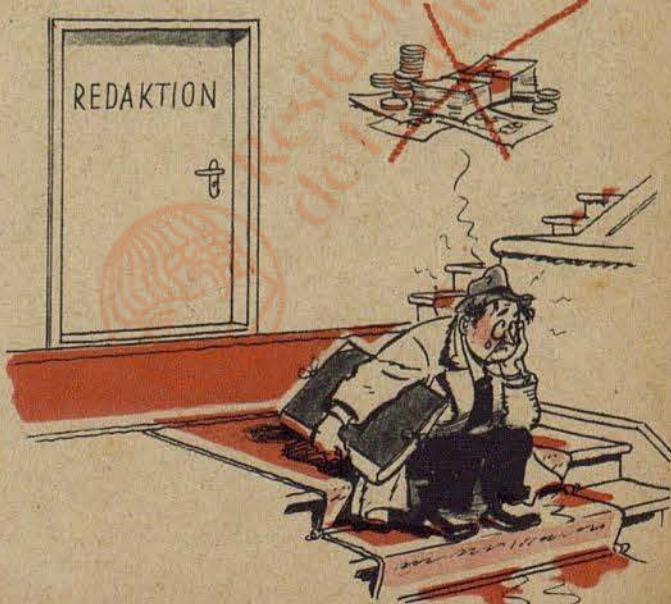


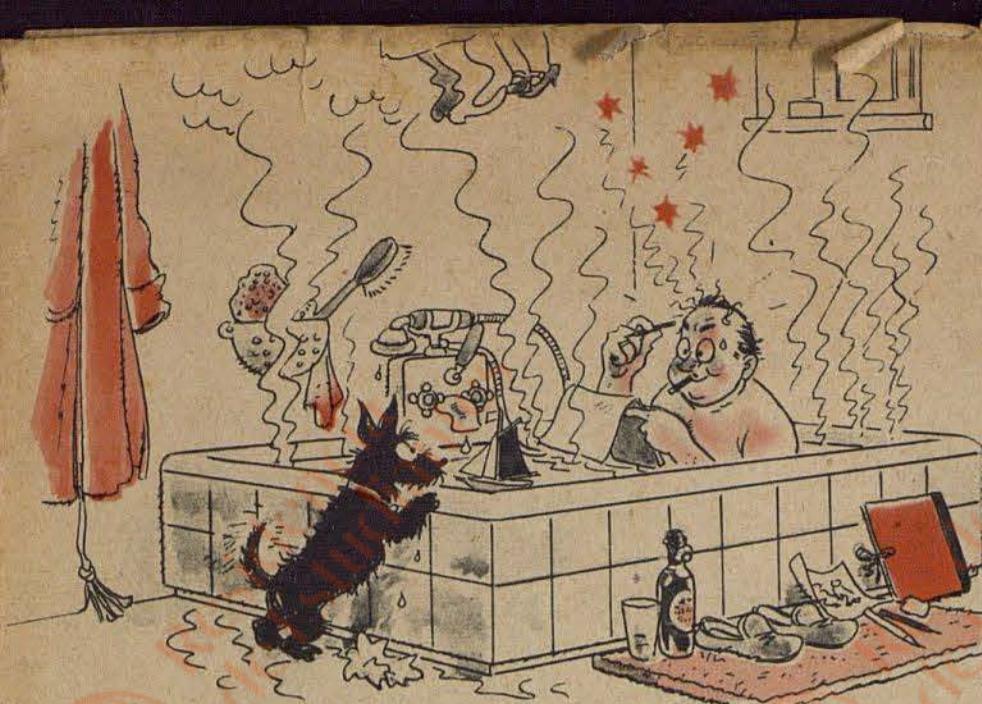
Dès que j'eus quitté l'école, mon père, homme de sens pratique, fut de moi un apprenti-mécanicien. Pendant quatre ans, les comptables de la Société A.F.G. eurent l'occasion, chaque semaine, de s'étonner en feuilletant mon carnet de paye...



Depuis quelques semaines j'avais fini mon apprentissage, et même passé un examen. J'avais posé près de 942 kilomètres d'un câble de toute beauté et mis en place les commutateurs les plus compliqués. Je prenais terriblement au sérieux mes études artistiques. Certain jour une idée me vint: «Ce serait peut-être mieux encore si je devenais dessinateur!» Je pris rapidement ma décision et changeai de profession

Quelques mots rapides sur ma carrière: je fus dessinateur de lettres, puis graveur. J'illustrai des livres; je fis des portraits et bien d'autres choses du même genre. Ce n'était pas ainsi que j'avais imaginé ma collaboration à la presse humoristique. Mais depuis ce temps là, 420 ans pour le moins se sont écoulés. Du moins, c'est ce qui me semble. Aujourd'hui, quand je présente mes dessins à la rédaction, on m'offre une chaise et du tabac à chiquer.





Les meilleures inspirations me viennent, ne riez pas... dans la baignoire. Je vous en donne ma parole. Avant la guerre, je passais fréquemment de longues heures dans l'eau, avec mon carnet de croquis.



Aujourd'hui, pendant les jours sans eau chaude, ma femme prépare une bouilloire. J'y plonge la main gauche et... ça va quand même!...



Chaque humoriste marque une préférence et la cultive avec amour. Ainsi je suis transporté par l'âge de pierre. J'aime à me représenter quelle fut été ma vie, il y a mille... dix mille ans...!



Le lecteur sera sans doute intéressé d'apprendre que je travaille avec un médecin, main dans la main. C'est un spécialiste de l'hypocondrie. Et quand les rédacteurs en chef, pleins de bienveillance, se font de la bile à cause de mon retard, hélas chronique, à la livraison des dessins, je les lui envoie.



Pour en finir, je voudrais encore répondre à une question de la rédaction: «Que préféreriez-vous faire?» «Désguisé en vacher, je voudrais passer toute une année dans les montagnes du Tyrol, sans téléphone, sans journaux et ne peindre que des vaches, des montagnes et des fleurs... Mais, comme je suis un passionné du cinéma, il faudrait, tout de suite, en installer un à proximité...»

Le monde entier sait que tous les caricaturistes se promènent avec quatre yeux afin que rien ne leur échappe. Pourtant c'est un fait qu'il faut constamment répéter, surtout pour les dames. Ceci fait partie de notre profession et ne prouve en rien de mauvaises intentions; mais pour moi, c'est évidemment la même chose.



S'impose par ses modèles élégants
et de bon goût, le fini de ses créations.

Articles de qualité sans rivale
fabriqués par
Ludwig Krumm A. G., Offenbach M.

Incidents d'un jeu ...

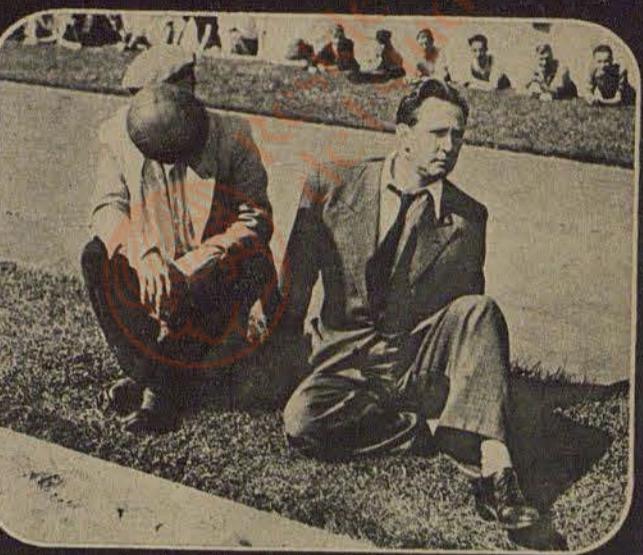
1

« Charles ! j'ai en-
core mal aux dents;
tu crois que nous
allons gagner ? »



2

« ... ! »



3

« --- ? »



4

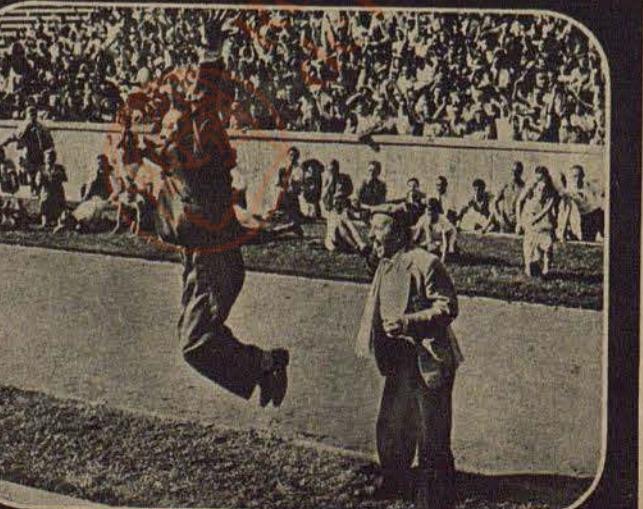
« Charles, la voilà
partie. Elle est per-
due, ma dent ! ... »



5

... « But. » La partie
est gagnée !

Une scène amusante
du nouveau film al-
lemand de football
« Le Grand Jeu » (Ba-
varia Filmkunst)
avec Joe Lerch et
Gustav Knuth dans
les rôles du masseur
et de l'entraîneur



FRÈRES D'ARMES

mands nomment ainsi les Suomis. Serait-ce donc des Allemands ? Il ne bouge pas encore. Aucun de ses hommes ne parle, ne comprend l'allemand. De nouveau, doucement, la voix reprend :

— Suomi, Suomi ?...

— Kyllie ! (Oui), répond le chef finnois, le doigt toujours appuyé sur la gâchette de son arme. Ceux d'en face comprennent fort bien ce mot. Et, rapidement, l'un d'eux explique :

— Nous sommes des aviateurs allemands...

Bien qu'il ne comprenne pas ce que disent les deux étrangers, le sous-lieutenant a presque la certitude à présent que ce sont des Allemands. Lentement, il rampe en avant. Près de lui, un autre homme se coule silencieusement.

Il jette dans la nuit :

— Suomi ! Suomi !

Mais une certaine méfiance règne encore de part et d'autre, chacun reste sur ses positions. Il arrive fréquemment que les Bolchevistes revêtent des uniformes finnois, arborant même des insignes allemands sur leur avion et descendant ainsi dans les lignes finnoises, appelant l'avant-garde. Ils ne veulent pas être de nouveau pris au piège !

Cependant, il faut agir. Voici une demi-heure que l'on attend. En russe, le sous-lieutenant crie :

— Haut les mains !

Ceux d'en face ne bougent pas. Le chef reprend :

— Je tire !...

De l'autre côté, rien. Alors, en deux bonds, tel un chat, le sous-lieutenant saute près des deux inconnus.

Ce sont, en effet, des Allemands ! Heureux, rassurés, ils parlent vite :

— Vrai ? Vous êtes Finnois ? Le front est-il si proche ? Je crois que mon camarade a les mains gelées...

L'autre, à son tour, explique :

— Nous sommes ici depuis trois jours, errants, ne bougeant que la nuit. Est-ce loin chez vous ? Pouvez-vous atteindre vos lignes sans ski ? Hélas ! je ne le crois pas... J'ai les mains gelées... Nous n'avons pas été abattus ; mais, par suite d'une panne de moteur, nous avons été contraints de faire un atterrissage forcé... Je crois que je divague... Comprenez-vous au moins quelque chose ?... Karl, Karl, — dit-il à son compagnon, — ils ne comprennent pas un mot !... Impossible même de leur exprimer combien nous sommes heureux de les avoir trouvés !...

L'autre aviateur est étendu au sol. Il se redresse, mais ne peut se tenir debout.

— Je crois que j'ai aussi les genoux gelés !...

Le sous-lieutenant retourne vers ses camarades. Il s'entretient un instant avec le caporal, puis donne un ordre.

— Ce sont des Allemands, des frères d'armes. Nous devons les emmener avec nous. Ils ont assez fait pour nous, les aviateurs allemands ! Mais ils n'ont pas de ski. A pieds, ils iraient trop lentement...

Il réfléchit une seconde... Puis :

— Niilo et Eino, vous êtes les plus forts. Ils franchiront sur votre dos la distance qui nous sépare du bois. Là, nous taillerons des brancards pour faire une civière. Ils ont aussi besoin de manger, mais ne pourront le faire que lorsqu'ils seront étendus, en chemin. Les brancards doivent être longs, pour ne pas gêner la marche des skieurs qui suivront. En avant, nous n'avons pas de temps à perdre !...

Il fait nuit encore. Les deux aviateurs allemands sont indécis :

— Nous ne pouvons pas accepter que

vous nous emmeniez. Vous avez bien assez à faire !

Mais le sous-lieutenant insiste avec force gestes. L'un des aviateurs n'en peut plus et s'appuie lourdement sur l'épaule de son camarade.

Niilo et Eino s'avancent. Ils ne disent rien, mais montrent leur dos, se baissent en faisant de la main un geste d'invitation. Les Allemands hochent la tête. C'est impossible ! Ils refusent de se laisser porter. Ils essaieront de suivre la trace des skieurs sur le sol...

Les Finnois ne comprennent pas un mot, mais voient parfaitement que les autres ne se décident pas.

Rapidement, Niilo, un géant finlandais, saisit l'aviateur à demi gelé sous les hanches et le soulève sur ses épaules. Que sont pour lui les quatre-vingts kilomètres déjà franchis et les soixante autres restant à parcourir ? Eino est aussi impatient. Il frappe le sol de ses skis... Il n'y a pas autre chose à faire. Les aviateurs doivent se laisser transporter à dos d'homme s'ils ne veulent pas mettre toute la patrouille en danger. Et une chose est certaine : les Finnois ne s'en retourneront pas sans les Allemands...

Dans le bois, le groupe s'arrête un moment. Les Finnois frictionnent vigoureusement les membres gelés des aviateurs ; puis, ouvrant leur thermo, ils leur donnent à boire du café chaud et fort. Entre temps, les autres ont taillé des brancards en bouleau. Tout est prêt pour le voyage. Encore un peu de biscuit sec et de beurre gelé, et l'on se met en route.

Ils se pressent dans le vaste désert blanc. Bientôt, l'aube se lève.

Soudain, un geste d'alarme... Une patrouille bolcheviste ! Le chef de file l'a nettement aperçue. Les ennemis, eux aussi, ont remarqué quelque chose d'anormal. Ils sont sans ski. La position soviétique ne doit pas être éloignée. Les Finnois disparaissent de nouveau dans le bois, tandis que les Bolchevistes tirent une douzaine de balles dont l'écho se répercute sur le sol gelé. Mais les skieurs sont déjà hors d'atteinte ! Leurs silhouettes blanches glissent, s'évanouissent. Même ceux qui portent les brancards et qui ne peuvent utiliser leurs bâtons de ski suivent la marche, leur arme suspendue à leur épaule, sur leur long manteau blanc.

Pendant l'obscurité, la patrouille doit franchir un fleuve au travers de la ligne ennemie. Ils ont jeté l'une des civières. Le lieutenant ne veut plus se laisser porter ! Mais le caporal, ses genoux gelés, doit rester allongé.

La lune n'est pas encore pleine lorsqu'ils doivent franchir le pont... Une mitrailleuse crépète, puis se tait. Voici la première sentinelle finnoise ! Ils sont de retour chez eux, dans leurs lignes ! Les porteurs s'assoient un instant sur le sol et reprennent haleine, respirant l'air froid à pleins poumons. Un traîneau attelé d'un petit cheval est bientôt prêt, qui emmène les deux aviateurs allemands à l'hôpital. Avant de quitter ses sauveurs, le lieutenant saisit les mains du chef finnois :

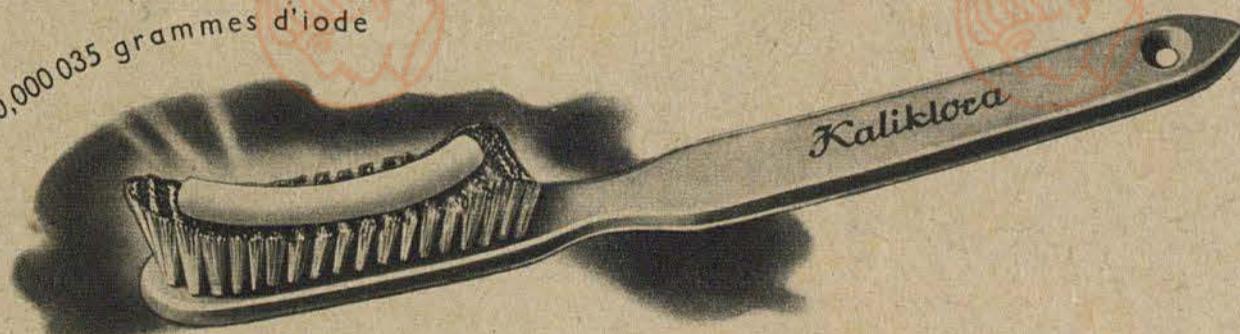
— Frère d'armes, merci ! Merci de tout cœur, à tous !...

Et les Finnois repartent, en route vers le poste de Ahma où le sous-lieutenant fera son rapport. Puis ils prendront un bain — ce fameux bain de vapeur finnois — et, enfin, ils iront dormir...

Dans la vaste et sauvage solitude nordique, la fraternité d'armes croît chaque jour entre Finnois et Allemands, qui combattent en commun la peste bolcheviste. Et lorsque, pris entre mille, un exemple de cette magnifique camaraderie vient à la connaissance des autres hommes, il illustre d'une façon vivante ce fier emblème de l'humanité : « Fidélité et loyauté, toujours ! »

Signal 3ème année, N° 4 — 2ème numéro de Février 1942. Parait tous les 14 jours / Rédacteur en chef: Wilhelm Reetz. Réd. p. i.: Hugo Mösslang / Edition du Deutscher Verlag, Kochstr. 22-26, Berlin SW 68 / Tous droits réservés pour la reproduction des textes et des photographies réservées pour tous pays / Alle Rechte vorbehalten / Tutti i diritti riservati / All rights reserved / Imprimé par Curial-Archeray à Paris

0,000035 grammes d'iode



Ce n'est qu'une quantité infime d'iode qui,

lors des soins quotidiens avec l'iode-Kaliklora, pénètre dans les muqueuses de la bouche et s'infiltre dans la circulation sanguine. Et pourtant l'effet en est surprenant. Selon la littérature médicale et l'avis de plusieurs milliers de médecins et de dentistes, il n'existe pas de meilleur remède pour prévenir

ou guérir les inflammations des gencives qui causent si souvent le déchaussement des dents (paradentose). Pas de meilleur remède non plus pour les cols sensibles des dents. Si un effet plus intensif est désiré, on se sert sur l'ordonnance du médecin, d'iode-Kaliklora extra-forte.

En vente uniquement dans les pharmacies.



Signal



Découverte
en Allemagne:

Rosita Serrano

Grâce à ses chansons, la belle
Chilienne a trouvé, dans l'Alle-
magne, une seconde patrie.
La radio a fait d'elle la chan-
teuse préférée de millions
de soldats allemands

© Chiré Quirk